



CARNETS DU GREPS

Une revue électronique de diffusion de travaux en psychologie sociale et du travail
éditée par le Groupe de Recherche en Psychologie Sociale (EA 4163) de l'Université Lyon 2

2009 (2), 1-40

Comité éditorial

AMIN Azzam, Dr, Univ. Lyon 2
BEAL Arnaud, Allocataire, Univ. Lyon 2
DESCHAMPS Gaëlle, ATER, Univ. Lyon 2
FIEULAINE Nicolas, MC, Univ. Lyon 2
HAAS Valérie, MC, Univ. Lyon 2
KALAMPALIKIS Nikos, MC-HDR, Univ. Lyon 2
LEVASSEUR Elodie, Allocataire, Univ. Lyon 2
ROUX Pauline, Boursière, Univ. Lyon 2

Comité scientifique

BOBILLIER-CHAUMON Marc Éric, MC, Univ. Lyon 2
CUVILLIER Bruno, MC, Univ. Lyon 2
DURIF-BRUCKERT Christine, MC, Univ. Lyon 2
MARTINEZ Frédéric, MC, Univ. Lyon 2
MORIN Christine, MC, Univ. Lyon 2
PIPERINI Marie Christine, MC, Univ. Lyon 2
RAINIS Natascha, MC, Univ. Lyon 2
RAKOTO Heri, MC, Univ. Lyon 2
SARNIN Philippe, MC, Univ. Lyon 2
SIMEONE Arnaud, MC, Univ. Lyon 2
VINET Elise, MC, Univ. Lyon 2

Correspondance

Les Carnets du GRePS

Université Lyon 2
Institut de Psychologie
Laboratoire GRePS
5 avenue P. Mendès-France
69676 Bron cedex
France

e-mail : greps@univ-lyon2.fr
web : recherche.univ-lyon2.fr/greps
Tél. : +33 (0)4 78 77 31 63



• *Editorial*

• **Paysage de guerre**

Kurt LEWIN

PAGE 1

• **Conversation(s)**

Serge MOSCOVICI

PAGE 10

• **A Psychology of Liberation
in an Era of Fear and Terror**

Philip G. ZIMBARDO

PAGE 25

• **A Future of Possibilities**

Christina MASCLACH

PAGE 30

• *Actualités*

PAGE 32

Editorial

Le premier numéro des Carnets du GREPS a suscité des réactions enthousiastes venant de collègues, étudiants et doctorants. Sa parution a été commentée, son contenu a été cité et sa page a reçu de très nombreuses visites. Il a été pour nous une heureuse démonstration du potentiel de diffusion des travaux réalisés au sein du laboratoire et de l'efficacité de la synergie éditoriale construite entre doctorants et enseignants-chercheurs.

Le premier numéro était composé d'un certain nombre d'articles directement issus de la Journée de réflexion 'Mémoires et transmissions' organisée au sein du laboratoire.

Ce second numéro adopte une démarche différente. S'inspirant simultanément de nos activités de recherche passées et futures, il est composé de deux types de traces.

✓ Traces indélébiles, comme cette "première", dont nous sommes fiers, car nous avons le plaisir d'offrir aux lecteurs le tout premier article d'un auteur

incontournable dans l'histoire de la psychologie sociale, Kurt Lewin, paru en 1917, traduit ici pour la première fois en français. Traces du passé, comme la retranscription du dialogue que nous avons engagé avec un protagoniste incontournable de la psychologie sociale européenne, Serge Moscovici. Il livre ici face aux questions des étudiants et des collègues une leçon de psychologie sociale.

2/ Traces de l'avenir proche, puisque deux conférenciers prestigieux, que nous aurons le plaisir d'accueillir en avril prochain au sein du laboratoire, Philip Zimbardo et Christina Maslach, ont devancé leurs interventions en nous offrant deux textes brefs, sur la psychologie libératrice pour l'un, et le burnout pour l'autre.

Enfin, une rubrique indispensable regroupant les principales actualités du laboratoire et de ses membres.

Bonne lecture !

Nikos Kalampalikis

Directeur du Groupe de Recherche en Psychologie Sociale - Lyon 2.

Paysage de guerre

Kurt Lewin

Présentation

« Paysage de guerre » est paru (en tant que « *Kriegslandschaft* ») dans la revue *Zeitschrift für Angewandte Psychologie* 1917, 12, 440-447 sous la rubrique « avis » (« *Mitteilungen* »). C'est la première publication de Kurt Lewin dans une revue spécialisée de psychologie. Il utilise, pour la première fois, à partir de sa propre expérience de soldat de l'armée allemande, une approche phénoménologique d'inspiration gestaltiste pour décrire comment le paysage de guerre change au fur et à mesure de la position du soldat sur le front. Il s'agit d'un bref texte d'une valeur prémonitrice inestimable car il anticipe l'usage ultérieur de concepts clés tels que le champ, la région, les frontières et l'espace de vie. La traduction a été réalisée par Marie Giest, étudiante berlinoise lors d'un séjour Erasmus à Lyon 2, corrigée et complétée par Nicolas Fieulaine et Sabine Caillaud.

Les développements suivants constituent une contribution à la phénoménologie du paysage.

Pour commencer par des considérations générales : si, par exemple, on se trouve face à une colline placée dans une plaine comme une « forme en trois dimensions » (« *Raumgestalt* ») ayant sa base en dessous de la surface, on peut également se la représenter (*vorstellen*) comme une courbure de la plaine, une onde du sol ; on peut aussi la voir comme une « surface plane » (« *Flächengestalt* »). Ou bien, si le promeneur voit des champs et des prés en tant que nature dans un sens esthétique, il peut aussi fort bien se représenter un paysage très différent, celui que l'agriculteur se représenterait. Deux types de phénomènes peuvent alors apparaître. Le paysage phénoménologiquement réel change effectivement, et à la place de la colline en trois dimensions (*Raumgestaltbügel*) se trouve alors réellement une formation en deux dimensions (*Flächengebilde*). Toutefois, en règle générale, le nouveau paysage conserve la qualité de quelque chose de seulement représenté par rapport au paysage

phénoménologiquement réel. Ce statut d'une représentation distincte de la réalité n'est pas affecté par la « vision » concrète du paysage représenté : le fait d'être perçue comme telle n'implique pas que la colline en deux dimensions (*Flächenbügel*) le soit réellement, mais cela lui laisse le statut d'une chose représentée. Il est bien possible, en règle générale, qu'une telle substitution se soit opérée pour les paysages qui seront décrits ci-après.

D'ailleurs, bien que les propriétés phénoménologiques d'une formation ne soient pas transformées par son statut de réalité ou d'irréalité phénoménologique, il faut noter que je ne rendrai compte que de formations que j'ai, à un moment ou à un autre, rencontré comme de réelles formations du paysage.

Etant donné que l'infanterie peut dans certains cas rencontrer d'autres formes de paysages, je tiens à préciser que j'appartiens à l'artillerie de campagne.

1. Le paysage orienté

En s'approchant du front depuis une position à l'arrière, on éprouve une transformation particulière du paysage. Même si l'on a rencontré avant ça des maisons détruites et d'autres traces de la guerre, on se trouvait néanmoins dans un paysage de paix en quelque sorte absolu : la région semblait s'étendre indéfiniment de manière relativement régulière et dans toutes les directions. C'est ainsi que l'on vit habituellement le paysage : relativement indépendamment de la vue déterminée par le relief, le paysage d'étend bien au-delà du champ visuel que la rétine peut, même graduellement, refléter selon les lois de l'optique. Cette extension, constitutive du paysage de paix, se prolonge à l'infini et dans toutes les directions, même si c'est avec plus ou moins de rapidité et d'aisance selon les directions, en fonction des formations et du terrain. Le paysage est circulaire, sans avant ni arrière.

Si l'on s'approche de la zone du front, pourtant, l'extension dans l'illimité cesse d'être inconditionnelle. Quelque part dans la direction du front, la région semble prendre fin ; le paysage est limité.

En se dirigeant vers le front, la limite de la région surgit bien avant que l'on puisse voir sa position. La distance de la « frontière » reste à ce moment indéterminée : aussi loin que porte le regard, elle demeure invisible, et la distance à parcourir en « terrain conquis », 10 ou seulement 2 kilomètres, reste incertaine. Le paysage apparaît donc soudainement et seulement comme orienté ; il a alors un avant et un arrière, avant et arrière qui ne dépendent pas de celui qui marche, mais d'abord de la région elle-même. Ce n'est pas non plus le fait d'une conscience expresse du danger croissant et de l'impossibilité d'atteindre ce qui se trouve vers l'avant, mais il s'agit avant tout d'une transformation du paysage lui-même. Vers

l'« avant », la région semble avoir une fin, suivie par un « néant ».

Ce point d'achèvement devient d'autant plus précis que l'on s'approche de la position avant, et l'idée de la position de la première tranchée se fait de plus en plus précise, étant donné que l'on déplace la « frontière de la région » vers sa proximité. Aussi longtemps que l'on se demande, par exemple lorsque l'on gravit une colline, si la colline dans son ensemble est située en avant de la première position, la distance à la frontière reste indéterminée. Lorsque la position avant devient visible au sommet de la prochaine colline, on sait : la colline et la vallée nous appartiennent encore, mais juste derrière la ligne de crête de la colline suivante se trouve notre première tranchée et la frontière de la région. De ce fait, il n'y a pas, comme pour la colline précédente, une forme de colline ; à la place, la région s'achève avec une « montée » suivie d'un court « plateau ».

En même temps que la distance de la frontière et ses relations à des éléments visibles se précisent, la directionnalité du paysage devient plus évidente : la région se présente comme une zone courant le long de la frontière, parallèle à celle-ci. Alors que dans la région précédente le paysage était vécu comme dirigé vers la frontière, c'est désormais l'étendue située le long de la frontière qui détermine la direction du paysage. Ainsi se constitue une zone frontière se densifiant rapidement en direction de l'ennemi.

2. La zone de danger

Il faut bien distinguer ce caractère de la zone de frontière de celui de la zone de danger qui elle aussi augmente en direction de l'ennemi. Mais là où, venant de loin, le caractère de frontière de la région s'amplifie continuellement et selon un rythme de plus en plus rapide, la zone de danger surgit plus tardivement et ne se densifie pas de façon continue vers le devant, dans la mesure où le

terrain est déjà connu. Loin du front vers l'arrière se trouvent plutôt des îlots épars de danger, tels par exemple que les villages et les croisements fréquemment bombardés. Ainsi, en s'approchant du front et même encore dans la première tranchée, le caractère de zone de danger se concentre généralement en certains points déterminés, ceux par exemple à portée de vue de l'ennemi, qui offrent une couverture particulièrement mauvaise ou encore ceux sur lesquels l'ennemi s'est habitué à tirer. La zone de danger varie ainsi au gré des circonstances du combat. D'une part, le caractère de danger général augmente et diminue selon l'intensité du combat. Ensuite, les points de danger se déplacent, de nouveaux se forment et d'anciens disparaissent.

Pendant une guerre de mouvement, après avoir pris une nouvelle position, on se trouve d'abord, en règle générale, dans une zone de danger qui devient régulièrement de plus en plus dense vers l'avant. Pourtant, si l'on s'arrête, quelques lieux de danger spécifiques se forment à nouveau rapidement ; or ceux-ci atteignent rarement la même stabilité que pendant une guerre de position où, d'ailleurs, une transformation analogue se produit lors de la prise d'une nouvelle position.

3. La frontière de la région

Durant ces modifications affectant la zone de danger, la frontière peut, selon sa situation, rester intacte. Pourtant, si la frontière disparaît ou avance d'une assez grande distance - par exemple lorsque l'ennemi a abandonné sa position - alors le caractère de danger de la zone concernée disparaît simultanément. Si par exemple la batterie d'artillerie reçoit l'ordre de se mettre en marche après un long échange de tirs, ou si d'autres signes laissent penser que l'ennemi recule, alors la frontière de la région, après avoir été relativement clairement définie, devient à nouveau indéterminée. On fait d'abord l'expérience, assez vive, de la

disparition de la frontière là où elle était située auparavant. La frontière réapparaît alors plus en arrière, moins prononcée et à une distance moins bien définie. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'une ligne de combat soit directement visible. Lors de la marche, la frontière se déplace devant celui qui marche, par saccades tantôt petites et fréquentes, tantôt grandes et brèves, leur distance variant de 2 à 10 km selon le combat et le terrain. Il peut aussi arriver que l'on se retrouve marchant au-delà de sa propre frontière. Ainsi, l'artillerie marchant au pas dépassa un jour par un côté arrière la ligne de front déployée par sa propre infanterie. Ce faisant, la frontière placée jusqu'alors en avant se situait maintenant en arrière, dans la zone de la ligne de front, et nous nous retrouvâmes ainsi, pour un moment, au-delà de notre propre frontière.

L'avancée saccadée de la frontière apparaît lors d'une « marche de guerre » (« *Kriegsmarsch* »), c'est à dire, quand l'artillerie s'avance vers l'avant-garde ou à travers les rangs du gros des troupes au combat. Lors des marches de déplacement, pendant un mouvement à l'arrière du front par exemple, la frontière disparaît, ou, si l'on marche suffisamment à proximité du front, la frontière reste en tout cas immobile. Pendant de très longues marches d'une journée, il se peut toutefois, même en cas de marche de guerre, que la frontière dans son ensemble soit temporairement perdue ; dans ces cas on a l'impression d'errer en marche de voyage à travers le terrain. Certes, il reste une direction de marche, mais il manque toujours la direction du paysage conditionnée par la frontière, jusqu'à ce qu'après quelques heures, un signe de combat quelconque fasse soudainement réapparaître la frontière.

Une divergence entre la frontière et la ligne de combat se fit sentir un jour pendant un combat mené lors d'une retraite russe, où il fallait évacuer le plus vite possible un petit détachement d'escorte resté derrière pendant une poursuite ; à ce moment la ligne de la frontière se trouvait beaucoup plus en avant que le restant de l'ennemi, qui se battait alors sur « notre » terrain. C'est un cas

exceptionnel que la frontière soit complètement absente pendant un combat. Pendant un séjour de plusieurs jours à quelques kilomètres du front, le paysage orienté et limité s'était transformé à nouveau en paysage de paix circulaire. Cela ne changeait même pas à la vue d'un bombardement au dessus de la zone de combat ; il semblait plutôt que l'armée luttait au-dessus de ce seul paysage qui s'étendait jusqu'à l'infini. De même, la frontière était absente pendant notre premier combat durant la guerre de mouvement en Galicie, malgré la proximité imminente du lieu des combats. Lors d'une halte sur la route, après une assez longue marche comme armée de réserve, le combat pour un village voisin se développa soudainement. Le village restait un « village dans le paysage » ordinaire. Tout ce combat ne m'avait pas l'air très sérieux et, malgré le danger relativement élevé, la mise en garde de se mettre à couvert me semblait un peu absurde, pour la raison évidente que le paysage de combat ne s'était pas encore substitué au paysage de paix.

4. La position

Dans un paysage caractérisé par sa frontière et sa direction, le champ de combat – c'est à dire la « position » - apparaît généralement pendant le combat comme une partie particulière du paysage. Si le champ de combat est, par ses fossés ou ses abris, particulièrement bien adapté aux usages militaires - comme pendant la guerre de position - alors le caractère de position de cette partie du paysage se maintient même pendant des pauses du combat et sa démarcation dans le paysage reste particulièrement prononcée. En s'approchant, la fin de la région peut d'abord être pensée comme longeant la ligne de la première tranchée, mais la position entière est déjà appréhendée comme zone absolument particulière, séparée de tout le reste du paysage. En regardant au loin depuis les abris de la frontière arrière d'une telle

position, le paysage n'apparaît pas comme si on le regardait d'un point quelconque; mais comme le citadin regarde de son immeuble la frontière d'une grande cité, de la « ville » vers la « campagne », le soldat regarde depuis sa « position » la contrée environnante - mais seulement jusqu'à la frontière de position : deux parties de paysage différentes se rencontrent. Tout ce qui se trouve entre la frontière contrée/position et la première tranchée a caractère de position (*Stellungscharakter*). Toute la zone se compose de positions d'artillerie ou d'infanterie bonnes ou mauvaises, aménagées ou naturelles, d'ondulations du terrain comme couvertures au sens militaire, de bonnes ou mauvaises routes d'approche pour l'infanterie de réserve et les approvisionnements en munitions. Même les larges plaines qui n'ont pas été creusées de tranchées et que l'on pourrait très bien considérer comme des champs ou des forêts, ne sont pas des champs et des forêts dans le sens du paysage de paix ordinaire ; et les villages gardent tout aussi peu le caractère qui leur appartient habituellement. Toutes ces choses sont devenus de purs objets de combat : leurs qualités essentielles sont la possibilité et l'impossibilité d'être vus par l'ennemi, l'abri qu'ils donnent contre l'infanterie ou l'artillerie, leurs qualités en tant que zone de bombardement, le nombre et la répartition des endroits particulièrement protégés ou vulnérables, la fréquence à laquelle l'ennemi les vise ainsi que la forme et l'intensité du danger qu'ils représentent sur le moment.

5. Les objets de combat

La différence entre ces choses en temps de combat et celles qui leur correspondent en temps de paix (*Friedensgebilde*) est suffisamment profonde pour influencer le comportement à leur égard de manière décisive. Ainsi, attendre d'un objet quelconque dans cette zone ce que l'on pourrait attendre de lui en temps de paix,

semble d'abord insensé. Ainsi s'explique ma forte impression de manque de naturel lorsque j'ai dû aller chercher pour la première fois de la paille pour dormir dans un champ sur notre position et une autre fois du charbon dans un village bombardé se trouvant entre les lignes de l'artillerie et de l'infanterie. Puisque les objets de subsistance ne me semblaient pas appartenir à ce complexe de maisons et de murs dont les principales qualités sont d'être de bons abris contre les bombardements et pour ne pas être vu. Les différences phénoménologiques entre un village bombardé situé à l'intérieur de la position et un autre à l'extérieur se font également sentir par le fait que le caractère désastreux de la destruction disparaît pour le premier, ou est tout au moins largement réduit ; c'est un objet en temps de combat, et non un objet en temps de paix.

Ce qui se trouve dans la zone de combat appartient au soldat en tant que biens légitimes, non pas pour des raisons de conquête – puisque en terrain conquis derrière la position les choses se présentent différemment –, mais parce qu'il s'agit, en tant qu'objet de combat, d'une chose militaire qui de façon naturelle est destinée au soldat. Même une telle barbarie comme brûler les parquets, les portes et les meubles est tout à fait incomparable au même acte commis dans une maison en temps de paix. Car même si ces objets n'ont pas entièrement perdu leurs caractéristiques de paix, leur caractère d'objet de guerre s'impose de manière beaucoup plus forte, ce qui conduit à les attacher à une toute autre catégorie de sens.

Le fait que les hommes en viennent eux aussi à appartenir à ce monde de combat se manifeste surtout à travers deux phénomènes : des civils qui, exceptionnellement, n'ont pas fuit la zone de combat ne deviennent pas des objets du monde de combat, excepté s'ils sont suspecté d'espionnage. Leur simple présence suffit même à enlever le caractère de position à leur maison ou leur ferme dans la zone de position ; le bombardement de ces maisons-

là est ainsi perçu comme particulièrement brutal, comme une sorte d'atteinte à la paix.

Que le soldat lui-même s'éprouve comme objet de combat se manifeste clairement au moment où il est détaché de la troupe combattante, par exemple s'il est blessé ou rappelé. La réaction face au phénomène du désengagement s'exprime de manière extrêmement différente : soit tout danger semble avoir été surmonté tout d'un coup pour « celui qui n'est plus impliqué », soit parce qu'étant désormais là où en principe il n'a plus à être, il réalise de manière soudaine et particulièrement vive que « la guerre est en fait vraiment dangereuse » et attribue alors un caractère de danger aussi fort qu'inhabituel à chaque événement de combat.

Dès lors, la position se compose de purs objets de combat et d'objets qui appartiennent au soldat vivant la guerre de position. Ces objets ne manquent pas complètement de caractère de combat, ils ne sont pas des objets en temps de paix, mais ils ont une relation à la vie du soldat en dehors du combat (*Außer-Gefechtsleben*), relation qui n'appartient pas aux purs objets de combat. Ainsi, pendant une guerre de mouvement, la tente ou même le gîte nu à côté du canon ont un caractère éloigné de la guerre, un caractère presque du pays (*heimatlich*) qui est particulièrement frappant précisément à cause de leur réunion avec de purs objets de combat. Les choses se présentent de façon similaire lors des repas pris près du canon pendant le combat.

Pendant la guerre de position, la pureté du caractère de combat des objets baisse constamment de l'avant vers l'arrière à l'intérieur de la position, par exemple, depuis le poste d'observation dans la première tranchée jusqu'aux abris, quelques centaines de mètres plus en arrière. À côté d'une pièce d'artillerie, 300 mètres derrière la première tranchée, on pourra peut-être cueillir une fleur, ce à quoi on ne songera en général pas dans la première tranchée. Dans les tranchées d'approche, un peu plus à l'arrière, on se déplace déjà plus librement. Toutefois,

un regain important de l'activité de combat fait tout de suite apparaître le caractère de combat dans toute sa pureté, même dans ces parties de la position situées en retrait.

La frontière entre la position et la campagne environnante se trouve à peu près là où s'arrête la zone quotidiennement bombardée, pour notre position en France c'était à peu près à la frontière de la zone de tir des mortiers français. Les positions de l'artillerie en amont dans la campagne peuvent se trouver comme des îles ; elles appartiennent ainsi à la position sans avoir pour autant un lien spatial avec elle. De tels cas d'îles de terrain dans la zone de la position ont déjà été mentionnés.

Durant de violents assauts de tirs sur des régions connexes, la position s'étend temporairement. Pourtant, si des fermes isolées ou d'autres points du terrain en arrière sont pris sous le feu, la position ne s'étend pas ; et aucune île de position ne se forme, mais des « parties du terrain » sont bombardées ; l'ennemi tire donc « sur le terrain ». L'étrangeté d'un tel bombardement du terrain plutôt que de la position – puisqu'il ne faut pas confondre ces points où le danger augmente avec des îles de position – évoque habituellement une rage de vengeance, parfois liée à un certain respect de la force de l'ennemi, et une petite satisfaction à rappeler la guerre à ceux restés à l'arrière.

6. La position en guerre de mouvement

Quand une position est abandonnée pendant une guerre de mouvement, non seulement la frontière se déplace et le caractère de danger y est aboli, mais avec étonnement, on s'aperçoit que là où il venait juste d'y avoir une position se trouve maintenant la campagne. La zone où l'on avait pour ainsi dire constamment dû se baisser et être prêt à riposter est devenue une partie du terrain qu'il nous faut maintenant traverser. Sans avoir éprouvé une véritable transformation,

est apparu en lieu et place des objets de combat, un champs, un pré ou quelque chose comme ça qui apparaît désormais lié comme un paysage continu aux champs et aux forêts tout autour. À la place de la limite caractérisée par le front, les champs et les lisières ont maintenant des directions qui leur sont propres. Les chemins qui n'étaient jusque là que des parcelles solides de substrat pénibles à creuser, avec des sillons de côté courant dans des directions commodes ou incommodes pour des objectifs de combat, sont devenus à nouveau des chemins appropriés ; liaisons entre les localités, guides et outils pour avancer en avant « à travers la campagne » ou vers des destinations quelconques.

Ce qui demeure de la position, ce sont les constructions artificielles, les tranchées de l'infanterie et les abris de l'artillerie, qui restent là, mais désormais isolés et sans lien rationnel avec leurs alentours. Elles perdent ainsi leur capacité à orienter le paysage et sont réduites à des formations « dans la campagne », insignifiantes ou absurdes. Si l'on revient après un court intervalle aux endroits qu'on a connus en tant que positions, il se peut que le paysage, totalement différent, soit singulièrement difficile à reconnaître. La disparition de la zone consistant en objets de combat naturels et artificiels laissant place à des éléments du terrain dont les marques principales sont des singularités agricoles, l'abolition du caractère de danger, enfin la frontière qui n'existe plus, ainsi la zone se trouve rattachée aux « cercles » alentours s'étendant indéfiniment de tous côtés ; tout cela est concomitant pour que le paysage se transforme de fond en comble : des élévations du terrain qui se finissaient en « pente » douce deviennent des objets vallonnés en trois dimensions reposant sur le sol. Alors que, pendant le combat, la lisière de la forêt avec derrière elle toute la densité de la forêt caractérisait le paysage, il existe désormais un coin de forêt dont l'étendue est essentielle pour sa forme et dont la lisière a changé de direction lorsque, par exemple, elle était auparavant exagérément parallèle à l'orée. En même

temps, la forêt peut apparaître moins dense, en tout cas sa densité devient moins marquée en perdant le caractère de protection pour le combat. Là où un creux aurait été un remarquable abri, on ne voit maintenant qu'un terrain plat, tout au plus légèrement ondulé, sans véritables différences de niveau ; et comme la forme de tels creux en tant qu'objets de combat est largement caractérisée par leur facilité à être traversés et que cela accentue leurs différences de niveau dans les différentes directions, ce qui a paru être lié est désormais éprouvé comme séparé, et vice versa. Des champs qui étaient à la vue de l'ennemi, et qui de ce fait étaient accentués et plus étendus, se rétrécissent, etc.

Quand une ancienne tranchée est abandonnée depuis peu, ou qu'elle est encore

pleine des morts et du combat, elle ne se trouve pas réduite, en général, à un objet insensé, mais elle reste dans le paysage en tant qu'« objet de guerre ». Certes, elle n'a plus le statut d'un véritable objet de combat, mais elle n'est cependant pas comparable aux chevaux morts ou aux champs détruits, qui eux sont déjà redevenus des objets en temps de paix, bien que marqués par la guerre. Au contraire, une tranchée qui conserve l'aspect d'une tranchée juste après le combat reste un objet en temps de guerre, la campagne s'étendant sous elle. Les villages incendiés constituent de tels objets en temps de guerre, qui restent comme des « îles de guerre » dans le paysage de paix, soit à sa surface et en le recouvrant, soit en s'y infiltrant et le déplaçant.

A BIBLIOGRAPHY OF THE WORKS OF KURT LEWIN

Source : Kurt Lewin Center for Psychological Research at the Kazimierz Wielki University

1. Kriegslandschaft. *Zeitschrift für Angewandte Psychologie*, 1917, 12, 440-447.
2. Die psychische Tätigkeit bei der Hemmung von Willensvorgängen und das Grundgesetz der Assoziation. *Zeitschrift für Psychologie*, 1917, 77, 212-247.
3. Die Verwandtschaftsbegriffe in Biologie und Physik. *Abhandlungen zur theoretischen Biologie*, 1920, 5, 1-34.
4. Die Sozialisierung des Taylorsystems. *Praktischer Sozialismus*, n° 4, ca.1920.
5. Kindlicher Ausdruck. *Zeitschrift für Pädagogische Psychologie*, ca. 1920.
6. *Der Begriff der Genese in Physik, Biologie und Entwicklungsgeschichte*. Berlin: Julius Springer, 1922.
7. Die Verwechslung von Wissenschaftsobjekt und Psychischen Bewusstsein in ihrer Bedeutung für die Psychologie. I and II. *Psychologische Forschung*, 1922, 1, 47-65; and *ibid.*, 1922, 2, 66-140.
8. Über den Einfluss von Interferenz auf die Intensität obertonfreier Töne. *Psychologische Forschung*, 1922, 2, 328-335.
9. Über einen Apparat zur Messung von Tonintensitäten. *Psychologische Forschung*, 1922, 2, 317-326.
10. Das Problem der Willensmessung und das Grundgesetz der Assoziation: I & II. *Psychologische Forschung*, 1922, 1, 191-302; and *ibid.* 1922, 2, 65-140.
11. Über die Umkehrung der Raumlage auf dem Kopf stehender Worte und Figuren in der Wahrnehmung. *Psychologische Forschung*, 1923, 4, 110-261.
12. Über Idee und Aufgabe der vergleichenden Wissenschaftslehre. *Symposion*, 1925, 1, 61-94.
13. (with K. Sakuma) Die Schriclung monolularer und binocularer Objekte bei Bewegung und das Zustandekommen des Tiefeneffekts. *Psychologische Forschung*, 1925, 6, 298-357.
14. Idee und Aufgabe der vergleichenden Wissenschaftslehre. *Sonderdrucke des Symposion*, 1926, 2, 61-93.
15. *Vorsatz, Wille und Bedürfnis (mit Vorbemerkungen über die psychischen Kräfte und Energien und die Struktur der Seele)*. Berlin: Springer, 1926.
16. Filmaufnahmen über Trüb- und Affektausserungen psychopathischer Kinder (verglichen mit Normalen und Schwachsinnigen). *Zeitschrift für Kinderforschung*, 1926, 32, 414-448.
17. Ein verbesserter Zeitsinnapparat. *Psychologische Forschung*, 1926, 7, 273-275.
18. Ein zahlender Chronograph. *Psychologische Forschung*, 1926, 7, 276-281.
19. Gesetz und Experiment in der Psychologie. *Symposion*, 1927, 1, 375-421. *Gesetz und Experiment in der Psychologie*. Berlin-Schlachtensee: Weltkris-Verlag, 1927.
20. Die Entwicklung der experimentellen Willens- und Affektpsychologie und die Psychotherapie. *Archiv für Psychiatrie*, 1928, 85, 515-537.
21. Die Bedeutung der Psychischen Sättigung für einige Probleme der Psychotechnik.

- Psychotechnische Zeitschrift*, 1928-1929, 3, 182-187. (with H. Rupp)
22. Untersuchungen zur Textil-Industrie. *Psychotechnische Zeitschrift*, 1928, 2, 8-23, 51-63.
 23. Zwei Grundtypen von Lebensprozessen. *Zeitschrift für Psychologie*, 1929, 113, 209-238.
 24. Les types et les lois de la psychologie. *Pour l'Ere Nouvelle*, 1929, 8, 251-252.
 25. Gestalttheorie und Kinderpsychologie. *Werdende Zeitalter*, 1929, 10, 544-550.
 26. *Die Entwicklung der experimentellen Willenpsychologie und die Psychotherapie*. Leipzig: Herzel, 1929.
 27. Die Auswirkung von Umweltkräften. *Proceedings of the 9th International Congress of Psychology*, 1929, 286-188.
 28. Kindliche Ausdrucksbewegungen. In W. Stern (ed.) *Psychologie der Frühen Kindheit*. 6th ed. Leipzig: Quelle und Meyer, 1930. English translation: *Psychology of Early Childhood*. New York; Holt, 1930.
 29. An address given in February 1931 at a convention on problems of the Montessori method. *Die Neue Erziehung*, 1931, 2,99-103.
 30. *Die psychologische Situation bei Lohn und Strage*. Leipzig: Herzel, 1931.
 31. Ersatzhandlung und Ersatzbefriedigung. *Bericht über den XII Kongr. d. dtsh. Ges. für Psychol.* Hamburg: 1931, pp. 382-384.
 32. Der Richtungsbegriff in der Psychologie. Der spezielle und allgemeine hodologische Raum. *Psychologische Forschung*, 1934, 19, 249-299.
 33. The Conflict between Aristotelian and Galileian Modes of Thought in Contemporary Psychology. *Journal of Genetic Psychology*, 1931, 5, 141-177.
 34. Environmental Forces in Child Behavior and Development. In *A Handbook of Child Psychology*. Worcester, Mass.: Clark University Press, 1931, pp. 94-127.
 35. Vectors, Cognitive Processes, and Mr. Tolman's Criticism. *Journal of Genetic Psychology*, 1933, 8, 318-345.
 36. The Psychological Situation Attending Reward and Punishment. *Sbr. Psychol. Pedag.*, 1933, 1, 31-76.
 37. Théorie des Schwachsinn. Hommage au Dr. Decroly par les Usines réunies Scheerders van Kerchove à St.-Nicholas-W. Belgium, 1933.
 38. Psycho-Sociological Problems of a Minority Group. *Character and Personality*, 1935, 3, 175-187.
 39. *A Dynamic Theory of Personality*. New York: McGraw-Hill, 1935.
 40. Some Social Psychological Differences between the United States and Germany. *Character and Personality*, 1935, 4, 265-293.
 41. Psychology of Success and Failure. *Occupations*, 1936, 14, 926-930.
 42. *Principles of Topological Psychology*. New York: McGraw-Hill, 1936.
 43. Psychoanalysis and Topological Psychology. *Bulletin of the Menninger Clinic*, 1937, 1, 202-212.
 44. (with R. Barker and T. Dembo) Experiments on Frustration, and Regression in Children. *Psychological Bulletin*, 1937, 34, 754-755 (Abstract)
 45. Carl Stumpf. *Psychology Review*, 1937, 44, 189-194.
 46. Experiments on Autocratic and Democratic Atmospheres. *The Social Frontier*, 1938, 4, n° 37, 316-319.
 47. The Conceptual Representation and Measurement of Psychological Forces. *Duke University Contributions to Psychological Theory*, 1938, 1, n° 4, 247.
 48. (with R. Lippitt) An Experimental Approach to the Study of Autocracy and Democracy: A Preliminary Note. *Sociometry*, 1938, 1, 292-300.
 49. (with R. Lippitt & R. White) Patterns of Aggressive Behavior in Experimentally Created 'Social Climates.' *Journal of Social Psychology*, 1939, 10, 271-299.
 50. When Facing Danger. *Jewish Frontier*, 1939.
 51. Reply to Dr. Garrett. *Psychology Review*, 1939, 46, 591-595.
 52. Field Theory and Experiment in Social Psychology: Concepts and Methods. *American Journal of Sociology*, 1939, 44(6), 868-897.
 53. Experiments in Social Space. *Harvard Educational Review*, 1939, 9, n° 1, 21-32.
 54. Formalization and Progress in Psychology. *University of Iowa Studies in Child Welfare*, 1940, 16, n° 3, 7-42.
 55. Intelligence and Motivation. *Yearb. Nat. Soc. Stud. Educ.*, 1940, 39, n° 1, 297-305.
 56. Bringing up the (Jewish) Child. *The Menorah Journal*, 1940, 28, n° 1, 29-45.
 57. The Background of Conflict in Marriage. In M. Jung (ed.), *Modern Marriage*. New York: S.S. Cross, 1940, pp. 52-69.
 58. Analysis of the Concepts Whole, Differentiation, and Unity. *University of Iowa Studies in Child Welfare*, 1941, 18, n° 1, 226-261.
 59. Personal Adjustment and Group Belongingness. *Jewish Social Service Quarterly*, 1941, 17, n° 64, 362-366.
 60. Regression, Retrogression, and Development. *University of Iowa Studies in Child Welfare*, 1941, 18, n° 1.
 61. (with R. Barker & T. Dembo) Frustration and Regression: An Experiment with Young Children. *University of Iowa Studies in Child Welfare*, 1941, 18, n° 1. XV and 314.
 62. Self-Hatred Among Jews. *Contemporary Jewish Record*, 1941, 4, n° 3, 219-232.

63. Democracy and the School. *Understanding the Child*, 1941, 10, 1-7.
64. Field Theory of Learning. *Yearb. Nat. Soc. Stud. Educ.*, 1942, 41, part 2, 215-242. (with A. Bavelas) Training in Democratic Leadership. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1942, 37, 115-119.
65. Time Perspective and Morale. In G. Watson (ed.), *Civilian Morale*, second yearbook of the S.P.S.S.L. Boston: Published for Reynal & Hitchcock by Houghton Mifflin, 1942.
66. The Relative Effectiveness of a Lecture Method and a Method of Group Decision for Changing Food Habits. Mimeographed. Committee on Food Habits, National Research Council, Washington, D.C., 1942.
67. Changes in Social Sensitivity in Child and Adult. *Childhood Education*, 1942, 19, 53-57.
68. A Profile Measure of Morale. *Psychological Bulletin*, 1942, 39, 449 (Abstract)
69. Psychology and the Process of Group Living. *Journal of Social Psychology*, 1943, 17, 113-131.
70. Forces behind Food Habits and Methods of Change. *National Research Council Bulletin*, 1943, n° 108, 35-65.
71. Cultural Reconstruction. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1943, 38, 166-173.
72. Defining the 'Field at a Given Time.' *Psychology Review*, 1943, 50, n° 3, 292-310.
73. The Special Case of Germany. *Public Opinion Quarterly*, 1943, 7, 555-566.
74. Authority and Frustration - Studies in Topological and Vector Psychology, III. *University of Iowa Studies in Child Welfare*, 1944, 20.
75. Constructs in Psychology and Psychological Ecology. *University of Iowa Studies in Child Welfare*, 1944, 20, 1-29.
76. The Solution of a Chronic Conflict in a Factory. *Proceedings of the Second Brief Psychotherapy Council*. Chicago, Ill.: Institute for Psychoanalysis, 1944, pp. 36-46.
77. (with T. Dembo, L. Festinger, & P. Sears) Level of Aspiration. In *Personality and the Behavior Disorders*. New York: Ronald Press, 1944. I, 333-378.
78. Dynamics of Group Action. *Educational Leadership*, 1944, I, 195-200.
79. Constructs in Psychology and Psychological Ecology. *Studies in Topological and Vector Psychology*. University of Iowa, 1944. III, 1-29.
80. Jewish Education and Reality. *Jewish Education*, 1944, 15, n° 3.
81. A Research Approach to Leadership Problems. *Journal of Educational Sociology*, 1944, 17.
82. (with Paul Grabbe) Conduct, Knowledge, and Acceptance of New Values. *Journal of Social Issues*, 1945, I, 53-63.
83. (with Paul Grabbe) The Problems of Re-education. *Journal of Social Issues*, 1945, I, n° 3.
84. Action Research and Minority Problems. *Journal of Social Issues*, 1946, 2, 34-46.
85. Behavior and Development as a Function of the Total Situation. In L. Carmichael (ed.), *Manual of Child Psychology*. New York: John Wiley & Sons, 1946, pp. 791-844.
86. Research on Minority Problems. *The Technology Review*, 1946, 48 n° 3.
87. Problems of Group Dynamics and the Integration of the Social Sciences: I. Social Equilibria. *Human Relations*, 1946.
88. *Psychological Problems in Jewish Education*. New York: Jewish Education Committee, 1946.
89. The Research Center for Group Dynamics at Massachusetts Institute of Technology. *Sociometry*, 1946, 2, 126-136.
90. Frontiers in Group Dynamics: I. Concept, Method and Reality in Social Science; Social Equilibria and Social Change. *Human Relations*, 1947.
91. Frontiers in Group Dynamics: II. Channels of Group Life, Social Planning and Action Research. *Human Relations*, 1947.
92. Group Decision and Social Change. In T.H. Newcomb & E.L. Hartley (eds.), *Readings in Social Psychology*. New York: Henry Holt, 1947.
93. Studies Towards the Integration of the Social Sciences. *Human Relations* (Tavistock Institute of Human Relations), 1947, I, 1-140.
94. *Resolving Social Conflicts*. New York: Harper's, 1948.
95. Cassirer's Philosophy of Science and Social Science. In Paul Arthur Schilpp (ed.), *The Philosophy of Ernst Cassirer*. New York: Tudor Publishing Co., 1949.
96. *Field Theory in Social Science: Selected Theoretical Papers*. Dorwin Cartwright (ed.). New York: Harper & Row, 1951.
97. Intention, Will, and Need. In D. Rapaport (ed.), *Organization and Pathology of Thought*. New York: Columbia University Press, 1951, pp. 95-151.
98. *Group Decision and Social Change*. G.E. Swanson, T.M. Newcomb, & E.E. Hartley (eds.). New York: Holt, 1952.
99. (with R. Lippitt & R. White) *Autocracy and Democracy: An Experimental Inquiry*. New York: Harper & Row, 1960.

Conversation(s)

Serge Moscovici

Directeur d'Etudes

Ecole des hautes études en sciences sociales (Paris)*

Présentation de l'invité par Nikos Kalampalikis

Nous avons l'honneur et l'immense plaisir de compter parmi nous aujourd'hui, un invité exceptionnel, Serge Moscovici. Il fait partie de ceux qui ont façonné la discipline de la psychologie sociale en Europe et dans le monde. Grâce à ses travaux sur la psychologie sociale de la connaissance, l'âge des foules, l'âge des minorités pour ne mentionner que ceux-là (voir entre autres Moscovici, 1979, 1985a, 1985b, 1992, ...), il a défini cette discipline, son regard, ses objets, ses rapports avec les autres disciplines du social.

Un psychologue social que je respecte beaucoup et que vous connaissez bien, Claude Faucheux, a écrit en 2001 que s'il fallait ne retenir que deux noms pour résumer l'essentiel de la psychologie sociale, ce serait celui de Kurt Lewin et le vôtre. Le premier s'est essentiellement intéressé à la dynamique du champ social, des groupes sociaux. Tandis que vous, vous vous êtes intéressé, de manière symétrique et complémentaire, à la dynamique de la connaissance sociale, à une société agissante et pensante.

De la même manière, s'il fallait retenir deux noms pour résumer vos influences marquantes, ce serait premièrement celui de Daniel Lagache, grand penseur, psychanalyste, votre directeur de thèse ; et celui d'Alexandre Koyré, philosophe, historien des sciences, votre maître à penser en la matière. Donc, des influences croisées dont la trace est visible dans votre œuvre.

Une œuvre polymorphe (psychologie sociale, anthropologie, histoire des sciences, écologie politique) et abondante : une dizaine de livres, environ une vingtaine d'ouvrages dirigés et d'innombrables chapitres et articles scientifiques. Je dirais qu'un trait essentiel de vos travaux, c'est comment et pourquoi nous cherchons à comprendre le monde ici et maintenant et surtout à agir sur lui. Un monde aussi familier qu'étrange, *notre* monde. C'est à dire comment un sujet collectif autonome, donc un sujet actif, construit sa vision du monde à partir des matériaux symboliques et cognitifs que la société lui fournit. Comment la circulation des mots, des idées, leur expression langagière, autrement dit les interactions et la communication, sont au cœur des processus d'influence. Les travaux sur les représentations sociales traitent de leur côté du pouvoir des idées, de leur partage, de la construction de la réalité, de la transformation des idées en pratiques, de la dynamique de la pensée sociale. En effet, à la manière de l'anthropologie qui s'intéresse aux mythes ou à la manière de la psychanalyse qui s'intéresse aux rêves, vous avez donné une matière première à la psychologie sociale qui est celle du sens commun. Cette introduction fait rupture avec une vision organiste, comportementaliste, en un mot positiviste, de l'homme social.

Vous vous êtes intéressé à la psychologie des masses, une certaine psychologie de l'irrationnel, au pouvoir innovateur des minorités, à la communication et au langage

(voir Moscovici, 1972b). Une autre partie de votre œuvre que les psychologues sociaux connaissent sûrement moins bien, traite de la nature, de la nature création de l'homme (voir Moscovici, 1968, 1972a, 2002). D'ailleurs en 1972, votre livre *Société contre nature* est devenu assez rapidement un livre culte pour les anthropologues de l'époque. On peut mentionner aussi, votre impulsion, dans les années 1970, à la création du département d'ethnologie à Paris VII avec Robert Jaulin. Votre livre contenait aussi un plaidoyer pour le féminisme, à l'époque, mais aussi cette idée très forte, cette « idée force » comme disait Weber, sur les états successifs de nature.

Vous avez fait l'essentiel de votre carrière à l'École des hautes études en sciences sociales où vous avez fondé le Laboratoire de psychologie sociale. Dans ce laboratoire, a été formée toute une génération de psychologues sociaux français (parmi eux, C. Herzlich, J.C. Abric, D. Jodelet, W. Doise, R. Ghiglione, J.L. Beauvois, M.L. Rouquette, etc.). Vous avez fondé en 1976, le Laboratoire Européen de Psychologie Sociale (LEPS) à la Maison des Sciences de l'Homme à Paris, un des premiers réseaux internationaux avant même que l'idée de réseau prenne corps.

Vous avez été honoré à Princeton et à Stanford. Vous avez surtout été professeur à la *New School for Social Research* à New York. Vous avez été président et cofondateur du Transnational Committee. Vous avez des Doctorats *honoris causa* dans plusieurs universités dans le monde entier et vous avez également reçu plusieurs prix prestigieux. Je peux citer, le prix *Média Rès*, le prix *Amalfi*, le prix italien *Ecologia*, et le très prestigieux prix *Balzan* en 2003, pour votre œuvre en psychologie sociale¹.

La théorie des représentations sociales a trouvé une diffusion assez exceptionnelle dans le monde entier et notamment ces

dernières années en Amérique latine où il y a une diffusion de votre œuvre assez exceptionnelle. Il y a le Doctorat européen sur les représentations sociales et la communication² qui est une forme de diplôme qui institutionnalise encore plus les études de la diffusion de la théorie et qui prend corps dans un réseau d'universités européennes³.

Vous vous êtes intéressé à l'art, dès le début, avec la création d'une revue d'art et vous étiez ami intime de Paul Celan et ami de toujours d'Isac Chiva. Vous êtes un nom qu'on cite très souvent quand on enseigne la psychologie sociale, donc les étudiants vous connaissent par notre intermédiaire et cette référence nous semble aussi indispensable que naturelle.

Serge Moscovici a souhaité aujourd'hui que l'on dialogue sous la forme d'une conversation avec lui. Donc je pense qu'on a la rare occasion de dialoguer avec lui, et j'aimerais bien vous laisser la parole, faire place au débat.

Serge Moscovici : Je vous remercie beaucoup Nikos pour cette présentation si complète. Je profite de cette invitation lyonnaise pour dire que j'ai eu aussi un autre étudiant qui était à Lyon, qui était psychanalyste et qui a fait une thèse sur la représentation sociale des groupes, Monsieur René Kaës⁴.

Questions du public : Quelle distinction faire entre vie sociale et psychologie de la vie sociale ?

Comme vous l'avez entendu, je me suis déplacé beaucoup dans ma vie mais j'ai vécu longtemps aussi ! Et puis j'avais une expérience de la guerre qui vous apprend beaucoup de choses sur les problèmes de la société. Alors j'étais, je pense, dans la première ou deuxième fournée d'étudiants

¹ Le prestigieux Prix Wilhelm Wundt-William James 2007 a été attribué à Serge Moscovici pour l'influence transatlantique de son œuvre, tandis que le Prix Nonino "Master of his time" vient de lui être décerné début 2010.

² www.europhd.net

³ L'Université Lyon 2 grâce au Groupe de Recherche en Psychologie Sociale (EA 4163) a intégré ce doctorat européen dès la fin 2009.

⁴ cf. KAES, R. (1968). *Images de la culture chez les ouvriers français*. Paris : Cujas.

qui faisaient de la psychologie en France, parce qu'il y avait une Licence de psychologie que Daniel Lagache avait créée. Alors Lagache a enseigné la psychologie de la vie sociale, dans le sens où lui était psychanalyste, il s'intéressait à la psychologie, il s'intéressait beaucoup à Kurt Lewin, aux groupes. Mais la psychologie de la vie sociale, ce n'est pas une discipline. Le problème, est qu'on n'avait pas de discipline. Si, il y avait Jean Stœtzl qui faisait de la psychologie sociale, je ne le critiquerais pas, non, j'ai beaucoup aimé ses cours, et vous pouvez les lire, parce qu'ils existent toujours ses cours dans les vieilles éditions du *Bulletin de Psychologie* et je regrette qu'on ne les ait pas encore publiés dans un livre comme on a publié par exemple les cours de Maurice Merleau-Ponty.

Ce qui a été très important dans ce qu'a fait Lagache, c'est justement d'une part, essayer de voir quel est le rapport entre la vie sociale et la psychologie, et c'était une chose qui n'allait pas de soi parce que les seuls psychologues à ce moment qui existaient, faisaient des tests, étaient des conseillers d'orientation professionnelle.

Et ensuite, l'idéal de sa vie a été d'arriver à unir, à créer des ponts, à unir les psychologues expérimentaux et les psychologues cliniciens. Il a écrit un petit livre que je recommande à tout le monde de lire, qui s'appelle *L'unité de la psychologie* (Lagache, 1969). Et je crois que ses idées sont toujours valables et si ça ne s'est pas fait, c'est d'abord parce que la psychologie, parmi toutes les sciences sociales, enfin sciences de l'homme, je ne sais pas comment il faut les appeler, en France, était la seule discipline instituée déjà depuis longtemps.

Il existait un Institut de Psychologie, il existait une tradition, il y avait Piéron, il y avait Wallon qui avait sa voix, donc il y avait des gens comme Mme Boutonnier, par exemple, qui était partante dans ce genre de programme et puis, il y a eu la scission de la Société de psychanalyse qui a ensuite pris beaucoup de l'énergie de Lagache, donc ce qui n'a pas été poursuivi. Mais je pense que d'une certaine manière, nous l'avons

poursuivi, c'est à dire Faucheux, et moi-même.

Il y a certaines choses que j'ai faites, je me suis amusé dans la vie quand même ! J'avais créé un des premiers laboratoires de psychologie du travail, c'est-à-dire de l'application de la psychologie sociale dans le domaine du travail et surtout dans la formation des adultes, en France par l'AFPA (Association pour la Formation Professionnelle des Adultes). D'ailleurs ma thèse complémentaire a porté sur les problèmes de changement industriel, de la reconversion industrielle (Moscovici, 1961a). Donc on a essayé quand même de tenir ces choses ensemble, puis, il y en avait d'autres, mais c'est vrai que ça n'a pas eu d'impact sur l'enseignement, sur la formation, et le reste dans la psychologie.

Question : Quelle bifurcation s'est produite ?

Je pense la bifurcation, la bifurcation essentielle, c'est de savoir si la psychologie sociale est une spécialité d'une science plus générale ou si c'est une science autonome. Alors effectivement, ça c'est une chose, une question qui se pose un peu partout. Mais, en France, elle a été considérée comme une spécialité de la psychologie, et c'est aussi vrai aux Etats-Unis.

Moi, je considère la psychologie sociale comme une science autonome, c'est-à-dire une science qui a une certaine vision des phénomènes. Vision que vous pouvez trouver ailleurs. Vous pouvez la trouver dans l'histoire, dans l'économie. Il y a des théories qui sont psychosociales, psycho-collectives. Par exemple, si vous lisez le livre de Marc Bloch sur *Les rois thaumaturges* (1924), il fait de la psychologie collective, de la psychologie sociale, et moi, j'ai pensé effectivement qu'il y a une psychologie sociale autonome - c'est comme ça que je la pratique d'ailleurs - qui s'occupe de phénomènes spécifiques. Parce que, derrière ça, c'est le problème du réductionnisme. Enfin pour revenir à une chose de jeunesse, ce que m'a appris la cybernétique, c'est qu'on peut faire de l'unification de choses différentes comme on fait de la physico-

chimie, par exemple. Et, j'ai été très content de voir que, récemment dans un dossier de conférence, Chomsky faisait la même analyse. Il disait qu'on ne peut pas faire de la réduction, la réduction est une opération très rare. C'est vrai qu'elle a réussi au 18^e ou 19^e siècle. Mais le problème, c'est toujours plutôt de modifier les phénomènes, de les unifier. Mais aujourd'hui, on ne peut pas faire ce réductionnisme.

Ceci renvoie à des problèmes plus profonds concernant la question : est-ce que l'étude du cerveau est en même temps l'étude de l'esprit ? Si on va étudier le cerveau, réussira-t-on à comprendre le fonctionnement du *mind* ?

De mon côté je considère que la psychologie sociale est une science qui unifie les données de l'anthropologie, de la sociologie ou de la psychologie, à sa manière. Malgré tout, la plupart des sciences aujourd'hui, sont des sciences autonomes. La psychologie sociale, je la considère comme ça, une science autonome. Je ne me pose pas le problème de l'unification des phénomènes, mais celui du réductionnisme. Ce qui a d'ailleurs des applications pratiques, quand on regarde les phénomènes mêmes. Par exemple, beaucoup de gens aujourd'hui étudient la discrimination, les racismes, etc... sans faire attention aux aspects anthropologiques profonds. Il y a toujours d'un côté le « moi » et d'un côté le « toi », les groupes comme les catégories. Tandis qu'après tout, à travers les civilisations, nous avons des mécanismes anthropologiques de contact, des problèmes de groupe, de pureté, d'impureté, etc... Le problème de nature-culture intervient. Parce que malgré tout, les groupes discriminés vivent ensemble, ils se connaissent depuis longtemps. Enfin, moi je ne suis pas spécialiste de ce domaine mais comme je mets un peu la main à la pâte là-dedans, je m'intéresse plutôt à ses aspects anthropologiques généraux.

Question : Je vais me permettre de rester sur la même question, pour essayer de mieux comprendre. Certains auteurs comme Max Pagès, disent que la différence entre psychologie sociale et sociologie, c'est que la seconde se confronte à une commande sociale,

et que la première s'est longtemps satisfaite d'une situation de laboratoire, plus artificielle. Comment vous situez ce propos, par rapport à la psychologie sociale autonome, parce que, finalement, le propos de Pagès déplace la question du côté de la pratique, ou plutôt des usages pratiques qui sont aussi des productions en matière de science ?

Moi, je ne vois pas pourquoi j'aurais une science particulière qui serait appliquée, et une science qui ne serait pas appliquée du tout. Parce que, prenons par exemple les études sur les représentations sociales, elles ont été appliquées dans beaucoup d'autres domaines en dehors de la psychologie sociale et puisqu'il y a des gens, beaucoup de gens, qui s'occupent des problèmes d'application, la santé, l'éducation et tout ça, et qui ne sont pas que des psychosociologues.

Alors moi, je pense que la seule différence entre une science pure et une science appliquée, c'est qu'on s'occupe d'autres choses mais on utilise les mêmes instruments, je dirais, intellectuels, et c'est ce qui est important. Quand on fait de la recherche, on essaye de produire de la connaissance. Quand on essaye de faire de l'application, on essaye de résoudre des problèmes et en même temps produire de la connaissance parce qu'on en apprend beaucoup. Et comme disait Lewin, il n'y a rien de plus pratique qu'une bonne théorie, et pour faire une remarque plus générale, j'ai l'impression, par exemple que l'on fait très peu d'application dans les universités aujourd'hui.

Alors, si je me permets de refaire l'histoire, les premiers psychologues sociaux étaient des psychologues sociaux appliqués. Quand Lagache a eu la Licence, c'est eux qui sont venus se légaliser. Alors beaucoup de domaines pratiques, de la psychologie sociale maintenant, sont passés de la psychologie sociale qui ne s'occupe pas de problèmes pratiques, à la sociologie. Vous voyez, tout le domaine des études de la communication, tout le domaine des études de marché, parce qu'il y a les groupes aussi, c'est très important les groupes pour les entreprises, les thèmes du champ du travail qui étaient

des domaines de la psychologie sociale. Je crois, que ce n'est pas la coupure entre les deux disciplines, c'est une coupure qui se fait dans la discipline même et dans l'enseignement de la discipline. Parce que la pratique, ce n'est pas la même chose, ce n'est pas juste l'application de la science, c'est quelque chose de plus, c'est un talent qu'il faut apprendre, c'est un savoir-faire. Mais je ne comprends pas pourquoi. Par exemple, j'ai un ami aux Etats-Unis, qui s'occupe des groupes, donc il a des recherches concrètes, il forme des gens à la résolution des conflits. Mais lui, il a fait des recherches. N'oubliez pas qu'au départ, ça a été ensemble pendant très longtemps.

Question : J'ai essayé de réfléchir un peu par rapport à votre livre La société contre nature (1972a) pour essayer de donner une vision intelligente. En fait, je travaille pour mon mémoire sur le rapport de l'homme à la nature et à la protection de l'environnement et j'essaie de savoir, à mon niveau évidemment, qu'est-ce qui fait qu'il y a problème, qu'il y a urgence, il faut agir, faire quelque chose, et que des hommes, tout comme la société, finalement, restent complètement passibles et n'agissent pas. Il y a plusieurs choses que j'ai retenu, je n'ai pas tout retenu de ce livre mais par exemple, j'ai retenu que la société utilise la nature, le lien est extrêmement fort etc...et je me demandais comment l'homme à la fois, peut se servir de la nature et en même temps renier qu'il en vient parce que ça me paraît complètement incompréhensible. J'aurais aimé savoir ce que vous auriez à dire de ça, parce que dans le désir de dominer la nature, il faut forcément qu'il y ait conscience de ce lien-là. Et ma question serait peut-être : pourquoi est-ce qu'il n'y a pas chez l'homme le désir de dominer « proprement » la nature sans la détruire ?

C'est intéressant mais je devrais peut-être vous renvoyer à des auteurs. L'idée de la domination de la nature est une idée cartésienne, le plus important ce n'est pas la domination de la nature, c'est le faire avec ou dans la nature qui est la chose la plus importante. Et donc, ce dont on manque c'est à la fois, le faire de la nature, l'organisation de la société en vue de ce faire parce que la nature n'est pas un

environnement. Même du point de vue de la physique, ce n'est plus un environnement. Du point de vue de la physique, c'est l'interaction. Donc dans le problème de la nature, ce que vous devez apprendre, enfin, ce qu'on devrait apprendre, transmettre, comprendre, c'est le *faire*. Dans la vie quotidienne plus généralement. Et c'est probablement ça qui est le plus difficile à comprendre.

Dans ce prix *Ecologia*, dont Nikos a parlé, il y a aussi le fait que ce n'est pas que nous dominons la nature, c'est que nous administrons la nature. Et moi je pense que la technocratie est notre dernier fondamentalisme et donc, on essaye toujours de traduire ce problème, c'est ce que j'appellerais, la question naturelle, dans une question administrative.

Alors vous avez des notions comme celle du développement durable. J'aimerais bien comprendre ce que ça veut dire développement durable parce que tout développement, toute transformation suppose à la fois destruction et création. Ensuite, le durable, c'est les histoires de temps. Alors c'est la même chose que l'idée de l'environnement. C'est comme quelque chose qui serait en dehors de vous et que vous adapterez à vous ou qui s'adapterait à vous. Alors c'est là que je dis qu'il y a un problème, parce que vous ne vous considérez pas comme en étant en interaction permanente avec les autres êtres qui sont dans cette nature, qui constituent la nature à un moment donné. Et, c'est un peu ça, le problème. C'est qu'il y a un savoir-faire particulier qui est le savoir-faire *avec* la nature qui effectivement, ou il n'est pas repassé de manière « consciente » d'une génération à l'autre, ou il n'est pas entré dans nos pratiques. Alors ça pourrait être aussi un meilleur rapport avec cette idée, cette remarque que faisait autrefois Weber, « nous pouvons naître complètement idiot, tout en utilisant des techniques extrêmement complexes », c'est-à-dire, nous sommes arrivés à une sorte de décrochage entre le savoir-faire et le savoir-agir.

Vous savez, vous utilisez une technique extrêmement compliquée qui est

l'ordinateur, et vous le faites comme un analphabète, vous ne savez rien de ce qu'il y a dedans. C'est la même chose pour le problème de la nature. C'est donc d'abord un problème de savoir-faire et de ce rapport, de ce que vous faites. Dans ce sens-là, il s'agit d'agir sur les êtres humains aussi, sur leur éducation, etc... Et puis, il y a d'autres problèmes sociaux puisque ce livre est aussi un rapport des femmes et des hommes. Donc, l'idée d'environnement est très loin mais je pense que cette idée est contradictoire avec l'évolution même des conceptions que nous avons à partir du 18^e siècle, sur le rapport au monde. Vous savez bien que même la physique quantique a introduit cette idée de la dépendance des observations de l'observateur. Donc, c'est plutôt ça, c'est le problème d'un savoir-faire, qui lui, est lié à ce monde-là.

Question : Imaginons un dialogue entre vous et Françoise Héritier. Est-ce que vous serez d'accord avec elle pour qualifier les catégories du masculin et du féminin comme la matrice de toutes les catégories ?

Que les rapports entre sexes soient une des choses fondamentales, ce n'est pas faux. Mais, je vous l'ai dit tout à l'heure, à propos du racisme, je n'aime pas tellement cette idée de catégorie. Pour moi, les rapports des groupes sont des rapports réels. Je n'ai pas de rapports avec des catégories. Je dis ça, parce que, j'ai une expérience personnelle⁵ très importante dans ce domaine. Et donc quand on dit c'est une catégorie, c'est comme quelque chose de donné ou formé par les autres comme pensait Sartre. Mais moi, je pense qu'Hitler a dit une idée très profonde : « si les juifs n'existaient pas, il aurait fallu les inventer ». C'est-à-dire que les autres groupes, sont aussi l'invention et dans ce livre, je pense que les hommes ont beaucoup pensé les femmes. C'est-à-dire qu'ils les ont beaucoup inventées. Et les femmes l'ont fait aussi mais moins ou à un autre niveau. C'est quand on regarde les

rapports des groupes à travers des catégories, que naissent les rapports entre les groupes concrets.

Maintenant est-ce que c'est la matrice de toutes les catégories, je n'en sais rien, parce que je crois que la plupart des anthropologues ou des psychologues ne tiennent pas compte d'une autre division très importante dans l'histoire de l'humanité : l'espèce humaine est une espèce nomade. Fondamentalement, si elle n'avait pas été une espèce nomade, elle ne se serait pas trouvée.

Alors, nous avons, je dirais, cette antinomie entre le sédentaire et le nomade et je crois, quand on étudie les rapports entre ce qu'il faut bien appeler l'étranger et celui qui arrive, c'est quelque chose que l'on trouve à travers toutes les civilisations et, après tout, vous pouvez aussi analyser tous les rituels, toutes les théories y inclus la Bible, y inclut les Grecs qui avaient tous ces problèmes. Donc il me semble que ce n'est pas tellement le problème du rapport entre les femmes et les hommes mais les rapports entre les nomades et les sédentaires. Il y avait un sociologue, que j'étudie, un des premiers sociologues du 15^e ou 16^e siècle qui était de l'Afrique du Nord, je ne me souviens pas de son nom qui disait : « La différence fondamentale, c'est la différence entre les sédentaires et les nomades. » Et je fais remarquer qu'en Europe aussi. Et si on regarde les deux personnages qui sont devenus des mythes de l'Europe, enfin des personnages créés comme les Grecs ont créé Ulysse, sont des nomades : c'est Don Quichotte et Faust. Et alors, il y a quelques années, parce que je collabore avec les sociologues et les anthropologues, j'avais parlé de ça. Je me suis dit qu'une des raisons pour laquelle nous avons une augmentation du racisme, c'est que nous avons une diminution très importante de la nomadicité en Europe (cf. Moscovici, 1996). Nous pouvons d'abord le voir sur les statistiques mais souvenez-vous que les Italiens étaient les nomades de l'Europe. Et si vous allez à Paris, par exemple, dans le temps, il y avait une population italienne importante. Après tout, toutes les populations étaient nomades.

⁵ cf. *Chronique des années égarées*. Paris, Stock.

Tandis que maintenant, nous avons des populations sédentaires et c'est pour ça que nous avons commencé cette étude sur les gitans qui constitue la population nomade la plus importante.

Et donc, à peu près, toutes les catégorisations, me semble-t-il que l'on peut appeler raciales, sont des catégorisations qui se rapportent plutôt à ça, aux nomades et aux sédentaires. Et alors, par exemple, je lisais l'autre jour, on rappelle toujours qu'un des grands débats à la découverte de l'Amérique, c'était le débat de savoir si les Indiens avaient ou non une âme. Mais avec ça, ils oublient qu'il y avait une autre chose qui allait sans débats, puisqu'à ce moment-là, le monde était chrétien, croyant, il devait y avoir une unité des espèces. Alors, vous avez, à ce moment-là, la théorie que les Indiens étaient l'une des dix tribus d'Israël et c'est une chose qui est restée jusqu'au 19^e siècle en Amérique. Et vous le trouvez encore. Et donc, c'est ça, c'est le côté nomade, qui s'est ajouté, si vous voulez, à la discussion biblique.

Nous, nous avons une solution à ce problème de discrimination, que nous appelons intégration mais si vous regardez à travers les cultures, il y a une autre solution qui s'appelle l'hospitalité : les règles d'hospitalité, les rites d'hospitalité ont toujours existé. Vous les retrouvez dans des sociétés qui ont des règles très primitives. C'est-à-dire comment on reçoit l'étranger et comment on le retient. Et dans la Grèce antique, vous avez le culte Dionysiaque, etc...

Il y aussi une chose très intéressante, les sociétés fabriquent l'étranger, c'est-à-dire, il y a un livre très intéressant d'un historien américain sur l'Histoire romaine vers le 5^e-6^e siècle donc le monde est déjà christianisé. Les Saints étaient toujours des étrangers qui venaient dans une communauté, ils étaient formés pour être bien dans une communauté, parce qu'ils pensaient qu'il n'y a qu'un étranger qui pouvait s'occuper des intérêts contradictoires de la communauté et en même temps servir de bouc émissaire, si ça ne marchait pas.

Et je pense qu'on peut analyser ce genre de pratiques, enfin historiques, pour se rendre compte que peut-être dans ce que nous appelons l'exclusion etc. c'est un problème, parce que par exemple lorsqu'on parle d'intégration ou d'assimilation, est-ce que c'est une traduction de la vie des religieuses, de la conversion ou est-ce que c'est la sédentarisation, c'est-à-dire dans l'inscription d'un monde stable, etc...parce qu'on ne peut pas aller plus loin. Vous savez, je suis depuis longtemps professeur et les gens me disent que je n'ai pas d'accent, c'est-à-dire que j'ai un accent, je ne pourrais rien faire. Alors je pense que c'est lié à cette grande dichotomie, qu'on retrouve dans les cultures, entre le nomade et le sédentaire, qui quelque part, chevauche l'idée de la nature et de la culture, et que nous avons trouvé, dans les études, être assez féconde.

Moi, la seule chose que je pense avoir essayé de faire, c'est de définir le monde dans cette généralité du social à travers toutes les espèces et le monde du primate comme un monde culturel, en disant les primates ont une culture, ils sont une sorte de passage. Le reste, en ce qui concerne la chasse, la cueillette, etc... je pense qu'il y a des données, je ne l'ai pas inventé, il y a des données assez solides. Le livre (Moscovici, 1972a) avait donc pour but, à ce moment-là, le mouvement féministe n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, il ne s'appelait pas nécessairement féministe, c'était le mouvement des femmes. Et donc, c'est de faire ce rapprochement avec ce qu'on appelait à ce moment, les co-féminismes, et d'autre part, de dire - ce que je pense toujours d'ailleurs - que le point central du changement des rapports entre les hommes et les femmes, c'est la femme. Ce n'est pas parce que les femmes vont devenir au rang de la parité dans les bureaux, ce n'est pas ça qui va changer fondamentalement les rapports entre les femmes et les hommes.

Je l'ai écrit à une époque heureusement où il y avait peu d'hommes qui collaboraient là-dedans et aussi, on ne se sentait pas obligé de dire « la femme, c'est l'avenir de l'homme » parce qu'on l'a fait avec le prolétariat et on sait où cela nous conduit.

Donc, je pense que les groupes doivent éviter la sacralisation du groupe, je le dis comme je le pense. Je n'étais pas là-dedans parce que je crois qu'il y a un problème qui n'est pas le problème de l'égalité économique parce que d'abord ce n'est pas un problème d'égalité : la parité n'est pas égalité. Donc c'est le problème d'une transformation profonde de la société.

Je pensais que nous devions passer d'une société de filiation à une société d'affiliation et que nous n'avons plus de société de filiation, enfin une famille de filiation et nous n'avons pas non plus une famille d'affiliation. Voilà, ça c'était ma chose théorique. Ensuite, d'ailleurs c'est pour ça que j'ai parlé d'Antigone, si la femme a quand même eu un rôle à travers cette longue histoire, c'est d'être aussi une Antigone c'est-à-dire, non pas de renforcer mais de mettre en question et après tout, c'est un rôle de bonheur mais on ne sait pas si on va trouver le monde parfait. Et je pense que la femme a toujours ce rôle d'Antigone, de mise en question de la loi. D'ailleurs dans les sociétés plus primitives comme celle dans laquelle j'ai été élevé, on avait peur des femmes, on avait peur de la langue des femmes, c'est-à-dire, de ce que les femmes parlaient. Et d'ailleurs, j'avais une étudiante qui s'appelle Verena Aebischer (1985) qui a fait une thèse là-dessus parce qu'effectivement la mise en question se fait par la parole et je pense toujours ça.

Question : Mais peut-être que la dichotomie sédentaire – nomade, ça serait aussi à envisager, à appliquer dans cette différence ?

Mais à ce moment-là, il faut reprendre, parce que vous avez parlé de Françoise Héritier, il faut revoir qu'est-ce que c'est le problème d'échange des femmes parce que l'échange des femmes, moi je ne suis pas spécialiste de ça, mais je connais les chansons populaires roumaines. Et alors quand une fille se mariait, la chanson la pleurait parce qu'elle allait chez des étrangers et qu'elle allait devenir une étrangère. Donc, le mariage, effectivement, était un aspect nomade.

Question : Par rapport à ce thème, du point de vue du concept de l'identité, il y a beaucoup de littérature européenne sur ce thème qui montre à quel point le genre est un marqueur, un marqueur premier. Je ne sais pas si on va parler de catégories ou de groupes mais ce marqueur sert d'empreinte à tel point que d'ailleurs, ce serait intéressant de voir que dans la littérature américaine de psychologie sociale expérimentale, beaucoup de modèles produits par la cohésion sociale - qui avaient à l'origine la vertu d'être transversaux, c'est-à-dire de pouvoir expliquer les problèmes de la discrimination quelques soient les groupes. On explique par exemple, le fait de ne pas aimer un groupe, un des deux groupes, c'est parce qu'on le perçoit de façon extrêmement homogène, et que la discrimination s'inscrit toujours, comme vous le dites vous-même, dans un rapport majorité – minorité.

Alors, je peux introduire l'idée de la représentation de la société, là. Le modèle de la représentation de la société, ce modèle américain est basé sur la discrimination, parce que le problème central de la société américaine est le problème de la race, des noirs. Le modèle qui a été le nôtre, jusqu'à un certain moment, est le modèle des classes sociales et je vous fais remarquer que si vous lisez une féministe comme Virginia Woolf, elle parle des femmes comme des classes sociales.

J'ai eu une étudiante américaine qui a commencé à faire sa thèse ici puis elle l'a finie en Amérique, et elle a fait une étude sur le harcèlement sexuel. Les mêmes entreprises qui existent en Amérique existent en France, etc... Et effectivement, ce que l'on sait très peu, c'est que toutes ces réglementations concernant le harcèlement aux Etats-Unis sont en fait des décisions juridiques, elles ne sont pas décidées par les lois du Parlement. Parce que si elle devait, ce qu'on appelle la Cour Suprême, créer une décision que tout le monde doit appliquer mais qui peut être remise toujours en question. Parce que chez nous, elle est dans la loi. Ce que je veux dire, c'est que le harcèlement sexuel aux Etats-Unis, il se décide à l'intérieur de l'entreprise-même, par exemple l'université, etc... Tandis que chez

nous, c'est dans le système juridique, ça c'est une première remarque.

La deuxième remarque, c'est que les femmes en France sont moins contre le harcèlement sexuel dans l'entreprise mais c'est parce qu'après tout, si elles n'ont pas de rapports, enfin si elles ne connaissent pas des hommes, comment faire pour se marier ? C'est à peu près ça, mais surtout, elles ne veulent pas que l'entreprise intervienne dans les jugements de harcèlement sexuel alors que les femmes des mêmes entreprises aux Etats-Unis sont pour l'intervention de l'entreprise. Ce que je veux dire, c'est que les femmes en France ont quand même une vision des rapports des groupes qui ne sont pas directement de la discrimination, elles ont quelque chose comme un rapport de classe. Alors ça, je crois que ça joue dans notre théorie et dans nos recherches, dans la mesure où nous avons repris tout, l'idée de discrimination, l'idée d'exclusion, etc... Donc il faut faire attention à cette représentation de ce qui est la société. Voilà, l'identité, elle aussi est liée à ça parce que j'ai du mal avec ce concept-là je vous l'avoue.

Question : Sur la vie des groupes

Ça a des effets, d'abord la création du langage, des représentations, la façon de traiter les problèmes. De même que le problème nucléaire aujourd'hui - en oubliant certains problèmes de base qui sont des problèmes d'écologie, par exemple. Les messages par exemple. Je regardais l'autre jour la télévision comme tout le monde, c'était la journée mondiale de l'eau. Et c'est toujours des messages de peur, c'est curieux. Ou quand on vous donne des statistiques sur le sida, on vous donne toujours des chiffres absolus, jamais des chiffres relatifs, c'est-à-dire par rapport à la population. Donc il y a aussi ça, c'est-à-dire, il y a un message de peur, « si vous faites pas ça, ce n'est pas juste ». Alors, il y a beaucoup de problèmes où on utilise l'argument du rationnel ou l'argument de l'actuel. On doit comprendre quelque chose parce qu'on est aujourd'hui et parce que l'on n'est pas dans

20 ans. Et donc, il y a tout un domaine et je pense que les gens qui s'intéressent aux problèmes de la santé devraient s'y attaquer. Prenez l'exemple de l'euthanasie, parce qu'au fond, on est une culture, ça ce n'est pas une idée de moi et beaucoup de gens ont dit, on est une culture et on a éliminé la mort, on élimine la mort. Personne n'est malade chez lui, personne ne meurt chez lui, etc... Et donc, on essaye aussi par d'autres moyens de l'éliminer.

Sur le sida, vous savez qu'il y a de nouveaux rétrovirus, il y a un certain nombre de pratiques, c'est certes difficile d'appliquer toutes les précautions et puis il y a des groupes qui ne les appliquent pas du tout. Mais je me disais : pourquoi ? Quelle est la référence concrète du message que nous envoyons à propos du sida ? C'est très abstrait. Combien de personnes ont vu quelqu'un malade du sida ? Vous voyez ce que je veux dire ? Nous donnons des chiffres, on dit il y en a 550 millions en Afrique, etc... Mais c'est une chose qui ne colle pas à l'expérience de la personne, ni du groupe d'ailleurs. Parce que peut-être, à ce moment-là, nous savons que dans ce domaine, il n'y a que les groupes, en exerçant des pressions, qui peuvent faire quelque chose, par exemple, en matière de tabagisme. Et je crois qu'il y a tout un problème, si vous voulez, de concrétisation et le langage administratif étant toujours un langage des chiffres, des cartes mais ce n'est pas un langage qui s'adresse dans des questions vitales à quelqu'un. Je dis ça parce que il ne faut pas oublier que le sida n'est pas la première catastrophe qu'a connu la civilisation européenne.

Et donc, je crois que justement, il n'y avait pas de systèmes énormes, de bureaucratie aussi grande qui traitent ce genre de problème. Et donc, le problème naturel, c'est quand même le problème le plus vaste qui existe, on le traite aussi. Par exemple, le problème du tsunami. Le tsunami est quand même un problème concernant la construction des villes, où est-ce qu'on les construit ? Ce n'est pas simplement parce qu'il y a un tremblement de terre, ça, c'était connu. J'ai participé à un

groupe qui travaillait là-dessus, c'est au Bangladesh, les inondations qui ont fait un nombre considérable de victimes parce qu'on a construit aux endroits, on savait qu'il y aurait beaucoup de choses.

Question : J'ai une question pour revenir sur la mort justement. Alors je voulais savoir, si pour vous, le fait de vouloir faire la nature, de vouloir la dominer, etc...ce n'est pas aussi...

Il n'y a pas de domination de nature.

Oui, enfin j'ai du mal à trouver les mots. Donc de faire la nature, c'est pas aussi quelque part pour vous pour cogner la mort, pour oublier le fait que l'on est simplement mortel. Vous commentez votre phrase, La société contre nature (1972a), par je cite « pour se convaincre de sa singularité » (p.7). Est-ce que ce n'est pas quelque part, tout simplement, pour renier le fait que l'on est mortel ?

Non. La singularité ne suppose pas l'absence de la mort. Mais d'ailleurs, je dois vous dire qu'à ce moment, je n'y pensais pas parce que ce phénomène est un phénomène très récent, je dirais ces 20 dernières années, l'élimination systématique de la mort, de la culture. Mais un être naturel meurt et il meurt naturellement.

Question : C'était une idée que j'avais parce que si on pense à la recherche génétique, etc...c'est vrai que l'on peut se demander, enfin où ça s'arrête, à quel moment ça peut devenir acceptable pour l'homme de mourir ?

Ça ne devient jamais acceptable.

Question : Le tout premier travail, là où vous avez bâti la théorie des représentations sociales, c'était sur la psychanalyse, sur l'image de son public que vous avez soutenu et publié en 1961 (b). Et si on refaisait aujourd'hui une étude, une réplique si vous préférez de l'étude de la psychanalyse ?

Ce ne serait plus le même problème. A cette époque, il y avait une lutte culturelle entre je dirais la religion du ciel qui était le catholicisme, la religion de la terre qui était le

marxisme et puis cette nouvelle chose qui entrait dans l'espace culturel.

Aujourd'hui, je pense que la psychanalyse est devenue une science populaire. Donc c'est complètement différent. Vous savez, les américains font toujours des statistiques. C'est une ancienne étudiante qui me l'a dit. Qui est la deuxième personne la plus connue située après « le » Jésus-Christ, après « le » Jésus-Christ au monde ? C'est Freud. Mais ça, c'est intéressant, c'est très frappant par exemple, même quand on sort du domaine européen et américain, je dirais nord-américain. Et donc, je ferais une étude complètement différente parce qu'elle n'est plus une transmission du savoir d'un groupe, c'est une transmission maintenant d'une fabrication relativement, je pense, horizontale. Tenez, par exemple, vous savez le *talking-cure* qui est devenue parlez, parlez. Les psychologues, ils font quoi, ils parlent, ils parlent. Il faut aller voir un psychologue pour parler.

C'est quand même le modèle du *talking-cure*. Enfin, il y a beaucoup de choses. Faire le travail de deuil, on entend tout le temps les gens parler de ça et c'est intéressant de le regarder ainsi quand il y a des accidents. Justement, j'ai pensé quand il y a eu le tsunami, le nombre de métaphores, de concepts d'origine analytique qui circulent dans le langage. Donc ça serait quelque chose de très différent. La psychanalyse n'a plus d'adversaire d'une certaine manière et c'est son problème. Les psychanalystes disent toujours qu'il n'y a pas de compétiteur.

Vous savez entre un milieu militant et je dirais le *shopping center*, il y a une énorme différence. Et donc, c'est ça la grande culture. Mais vous les entendez dans les discours politiques, tout ça tout le temps, les interprétations.

Question : Il y a peut-être un nouvel adversaire de la psychanalyse, c'est un certain scientisme, une thérapie scientifique et puis au niveau comportementaliste. Il y a, à l'heure actuelle, l'effervescence à ce sujet, je ne sais pas si cela à affaire.

Je pense qu'il faut voir que ces différentes pratiques thérapeutiques ne charrient pas tout ce langage, tout cet univers d'images, toute cette histoire, enfin vous voyez ce que je veux dire dans la littérature. Pas besoin maintenant, et d'ailleurs, on n'a pas besoin de lire la psychanalyse. On lit des romans. Donc la culture s'est organisée. Je ne dis pas que demain il n'y a pas quelque chose d'autre qui va la remplacer, mais la question est aujourd'hui, et aujourd'hui, par exemple, vous parlez du socio-constructivisme mais il faudrait parler plutôt de sociobiologisme, par exemple. Ça c'est une chose qui est quasiment populaire parce qu'elle prend, elle reprend tout le capital darwinien qui déjà existait dans la culture. Et d'ailleurs vous avez la psychologie sociale évolutive, la psychologie de l'enfant évolutive, etc. La science a créé une barrière par rapport à la société. La diffusion de la science est auto limitatrice, par la forme du langage, par la prétention à la vérité. Donc ça, ça aurait pu être un candidat et c'est un candidat dans certains milieux, dans certaines cultures où le darwinisme a été très fort. Mais le darwinisme n'a jamais été fort dans d'autres pays et entres autres en France. Parce que vous savez, là, on a notre immeuble de l'Ecole des hautes études, c'était le laboratoire de Grassé qui était professeur de psychologie. Et lui, il ne croyait pas à l'évolutionnisme. L'évolutionnisme est rentré très tard en France. Donc il y a toute la barrière de voir l'évolutionnisme. Les thérapies, on peut appeler ça cognitivistes, neuro etc. n'ont pas réussi à pénétrer dans le monde. Surtout le monde de la culture qui a été très important pour le passage de la psychanalyse.

Question : Sur le rapport entre psychologie et philosophie

Vous posez une question très intéressante. Moi, je ne suis pas philosophe. J'ai fait de l'histoire, de l'épistémologie mais je ne suis pas philosophe. Le grand philosophe était Durkheim. La question

n'est pas nécessairement celle de l'autonomie, je fais ou je ne fais pas de la philosophie. La question est de savoir qu'est ce que je fais de la philosophie ? Est-ce que je prends de la philosophie comme une sorte de partie de mon discours, de mon analyse ou est-ce que je prends de la philosophie un certain nombre de notions ? Vous trouvez ça aussi chez Weber, le ressentiment, des choses comme ça. Donc d'une part on peut prendre des notions, des notions de ce genre-là, qui sont de la philosophie.

Troisièmement, on ne se débarrasse pas d'un certain niveau de théorisation de la philosophie. Mais ce n'est pas la philosophie qui constitue l'objet où vous ne voulez pas prolonger le discours philosophique parce que pour faire du discours philosophique il faut être philosophe, sinon c'est comme toujours, il faut entrer dans un monde. Par exemple, si vous regardez tout ce qu'on appelle aujourd'hui la psychologie, la psychologie cognitive, toute la psychologie cognitive est quand même fondée sur la notion d'intentionnalité. Et bien c'est une notion philosophique quand même. Vous savez, dans la production de la connaissance, il y a quand même une bonne recette, comme disent les Italiens, il faut trouver un bon concept, s'il est philosophique ou pas, ce n'est pas très important. Mais effectivement, on ne fait pas de la philosophie de tout. Mais on lit de tout, pour avoir des idées.

Alors je ne vais pas vous répondre sur l'éternité parce que nous ne savons pas si la Terre est le seul endroit où il y a de la vie. Alors, la théorie des masses est une théorie qui est entrée dans la culture et disons dans la théorie sociologique après la théorie des classes. Alors il y a deux façons de regarder la chose. Il y a beaucoup de théories qui ont dit que notre société est une société de masse. Ça c'est une façon de regarder la chose. La deuxième façon c'est de se dire qu'après tout, quand on dit qu'on a une classe, on ne dit rien de sa structuration concrète.

Bien sûr que vous avez des classes sociales même à la campagne, surtout que dans le temps, vous aviez beaucoup

d'industries qui étaient installées en dehors des grandes villes comme l'industrie métallurgique, etc... Vous avez des classes organisées dans ce sens-là. Et puis vous aviez le monde urbain. Et on pourrait dire que la structure des classes, enfin que les classes, la structure psychologique, etc... apparaissent comme des masses dans le monde urbain. On parle très rarement du fait que la psychologie sociale, et peut-être toutes les sciences sociales, sont d'abord des sciences du monde urbain. Maintenant le rural a à peu près disparu mais à l'époque de Marx, de Le Bon, etc..., c'est le monde urbain. D'ailleurs dans *Les Fleurs du Mal* (Baudelaire, 1857), le premier poème est adressé à la foule. La littérature de l'époque s'intéresse beaucoup à la foule. Vous savez parfois quand je lis des romans ou quand je regarde des films, j'ai l'impression qu'un des auteurs qui revient derrière, c'est Eugène Sue. Eugène Sue a écrit *Les Mystères de Paris* (1844), et dans ce livre il y a l'idée qu'il faudrait étudier les Indiens. Les anthropologues disent qu'il faudrait étudier la pègre. Marx aussi a écrit sur ça. Quand on parlait des banlieues, j'ai toujours pensé à Eugène Sue. Mais ça, c'est les masses, c'est des massifications. Et effectivement, je pense que l'idée est très juste de Le Bon et des psychologues de l'époque liée à l'hypnose. Parce qu'on oublie que la grande chose de la psychologie française, c'est l'hypnose. Et donc, lui, il a été capable de transposer la théorie de l'hypnose à l'étude des masses (Le Bon, 1895).

Mais vous trouvez aussi chez Maupassant, chez Flaubert, déjà ce phénomène. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ? Vous avez dans la même classe, en fonction de ses densités, de ses formes de vies, vous pouvez avoir effectivement des classes massifiées. D'ailleurs notre société actuellement est très massifiée. On n'en parle pas mais par exemple, on n'a jamais fait l'étude des concerts. Il y a 80 000 personnes et c'est l'apprentissage de la vie de masse comme on n'en aurait pas rêvé dans le temps.

Maintenant, je veux juste faire une dernière parenthèse. Parce que beaucoup de

gens ont eu une sorte de répulsion par rapport à la psychologie des masses parce qu'on pense qu'elle est de droite, elle est née dans la droite, elle est réactionnaire, etc... Ce n'est absolument pas vrai. La psychologie des masses est née en Italie, ce n'est pas les Français qui l'ont inventée, par des avocats mais qui avaient un peu appris des choses sur la psychologie, qui ont inventé cette psychologie pour la défense des ouvriers qui faisaient des grèves. La loi dit qu'il faut avoir une responsabilité individuelle pour être puni. Alors ils ont inventé cette psychologie de masse, la psychologie des foules pour dire qu'après tout, les ouvriers qui cassaient pendant les manifestations syndicales n'étaient pas responsables. Et d'ailleurs, au départ, la théorie des foules, par exemple, le premier article écrit par Tarde (1901), c'est la théorie des foules criminelles. Et l'idée importante de Le Bon est de dire, non ça n'a rien à faire avec le criminel, c'est un phénomène général.

Question : Sur l'état éditorial en sciences humaines

D'abord, je vous fais remarquer que l'éditeur préfère que vous alliez à la télé pour vendre le livre, ça c'est important. Maintenant, je vais vous dire, moi je suis impliqué dans l'édition. Les étudiants de sciences sociales ne lisent pas de livres. Et la recommandation des professeurs n'y fait rien. Et ça, vous avez tous une responsabilité dans l'état de la publication et dans l'état de la culture, etc... Vous avez compris : donc achetez des livres !

Mais c'est vrai que le livre est acheté actuellement à la télévision. Il n'y a plus de bouche à oreille. Ensuite, c'est parce qu'aussi, effectivement, on existe par l'image. Ça donne une existence par l'image, dans une existence qui est difficile à faire savoir autrement. Comme on dit en Américain, chacun doit avoir ses cinq minutes de célébrité et je pense que c'est une impulsion extrêmement forte. Mais est-ce que ça a un rapport avec l'analyse ? Non, je ne crois pas. Ce n'est pas une expérience du même genre. Vous ne savez pas à qui vous

parlez. Vous êtes dans une pression très forte parce que celui qui vous interviewe n'a pas fait de la psychologie et veut toujours vous faire dire quelque chose. Mais peut-être qu'avec le temps... Moi, je trouve que c'est un domaine d'études extrêmement important, tout le domaine de la communication, les gens qui vont à des émissions, c'est leur seul mode de participation.

Question : C'est quoi pour vous les relations asymétriques ?

J'ai fait au départ dans ma vie, des mathématiques et j'ai travaillé avec un mathématicien. Nous avons publié ensemble à peu près sur ce thème. Qu'est ce que c'est que la relation asymétrique ? C'est la relation purement sans interaction, c'est-à-dire, une relation asymétrique si on le prend physiquement, c'est une relation où chaque individu peut changer sans interférer avec les autres. C'est ça la relation d'asymétrie, c'est une situation d'équilibre. Alors dans le monde physique, dans le monde vivant, il y a quand même quelque chose qui s'appelle une tendance. Vous voyez, il y a des tendances de l'entropie. Par exemple, on sait que la plupart des protéines qui sont dans le code génétique vont à gauche. Pourquoi il n'y en a pas autant qui vont à gauche qu'à droite ? Le même phénomène on le trouve dans la Galaxie et dans les particules élémentaires. Alors il y a une théorie qui s'appelle la théorie de la brisure de symétrie, c'est-à-dire une théorie où les particules, où les éléments, où les individus interagissent.

Alors la relation asymétrique, je trouve qu'on l'étudie très peu dans la psychologie sociale, même dans les problèmes de discrimination, etc... - les problèmes d'interaction. Alors si vous êtes dans une situation de symétrie, votre groupe ne peut pas changer, ne peut pas croître. A ce moment-là, nous avons étudié le phénomène de la brisure de symétrie et par exemple, au début, dans la relation de symétrie, chaque individu fait ce qu'il veut. Je vous donne un exemple pratique. Quand on a introduit la voiture, vous voyez, chacun conduisait

comme il le voulait. Une fois que vous multipliez les voitures, il se pose la question d'un sens, c'est à dire les différentes voitures ne sont plus autonomes. Donc vous brisez l'asymétrie en introduisant un sens dans lequel chacun doit aller. Ce qui fait que vous provoquez aussi un conflit dans chaque individu. Et seulement à ce moment-là, vous commencez à avoir des phénomènes de croissance du groupe aux dépens de son environnement. C'est là l'asymétrie. Mais on arrive aussi à un certain moment dans ce modèle mathématique, ça s'appelle la réaction d'interaction critique où le système peut redevenir symétrique ou asymétrique. C'est un peu, pour faire toujours une métaphore, mais ce n'est pas tout à fait ça, c'est le feu orange. Vous pouvez rétablir la symétrie parce qu'au feu orange, vous passez symétriquement. Chacun passe comme un individu. Mais s'il y a un problème, le système rétablit le rouge et le vert. Donc vous ne pouvez avoir de la dynamique, de l'interaction que si le système est asymétrique. Enfin le modèle de mathématique est un peu plus compliqué et c'est aussi un modèle qui a été appliqué et je l'ai découvert par Turing pour étudier les problèmes de métamorphose. La symétrie, c'est la conformité.

Question : Juste pour revenir là-dessus, si on regarde vos écrits, vous êtes souvent inspiré de la physique, ça c'est un point commun de plus avec Lewin, sur le pouvoir avec Serge Galam, même sur les thémata inspirés de Gerard Holton.

Parce que la physique est une science très spéculative. Je pense que c'est ça qui est important dans la vie. A la fois, c'est très rigoureux et très spéculatif. Par exemple, souvent j'entends des gens parler des cognitions sociales. Il y a une chose, vous ne pouvez pas dire ça en physique parce que vous voyez quand vous dites cognitions sociales, vous dites il y a de la matière, quelque chose qui s'appelle cognition, il y a une sorte de variété qui s'appelle sociale, mais la physique ne travaille pas sur la matière. Elle dit de la lumière qu'elle est soit ondulatoire soit corpusculaire.

La théorie doit dire ce que c'est. Elle ne peut pas dire juste que c'est de la matière, elle doit dire que c'est du corpusculaire, etc... Et donc, ça ne vous permet pas de créer des espèces parce que vous pouvez avoir des cognitions sociales comme para-sociales, vous voyez ce que je veux dire. Et ça oblige, je trouve, à une certaine rigueur et alors dans ces idées mathématiques, on est parti quand même de l'idée de donner une formulation théorique plus rigoureuse à ces phénomènes de polarisation. Nous avons trouvé dans les laboratoires, dans les décisions. Et effectivement, on n'a pas vu en faisant ces expériences, même dans la théorie, que le problème le plus important était celui dans l'interaction. Et c'est une chose que nous étudions rarement.

C'est vrai que les gens qui étudiaient les groupes étudiaient ça, l'interaction, mais habituellement, la plupart des phénomènes que nous étudions en psychologie sociale, nous les étudions indépendamment de l'interaction et là je trouve que c'est intéressant parce que ça vous oblige à la rigueur, à la reformulation de la rigueur et ça montrait bien d'autres choses. Il y a des choses que l'on aurait pu étudier dans les décisions collectives mais que nous n'avons pas étudié parce qu'on n'avait pas cette idée de brisure de symétrie. La brisure de symétrie est aussi nécessaire pour des raisons d'énergie, ça coûte moins d'énergie.

Question : Sur la définition des représentations sociales

Vous savez, il y a deux choses. D'abord les représentations sociales constituent effectivement un champ qui n'est pas clos par l'objet mais moi, je refuse des définitions parce que je pense que toutes les définitions sont de la fabrication. Ce n'est pas parce qu'elles sont scolaires, mais c'est une fabrication. Et je pourrais vous faire un livre de définitions. Il y a beaucoup de notions fondamentales que nous ne pouvons pas définir, à commencer par la gravité, nous ne savons pas exactement comment la définir et surtout dans les sciences sociales. Prenez par exemple, quand Lewin dit que les groupes

sont homéostatiques, qu'ils sont en situation d'équilibre. C'est vrai, c'est une bonne métaphore. Mais est-ce qu'on peut définir l'homéostasie d'un groupe en interaction? Je ne le crois pas.

Après tout, puisqu'on parlait de Freud, le complexe d'Œdipe ne fait pas partie de la théorie de Freud, il ne l'a jamais défini. Les classes sociales, nous ne savons pas exactement ce qu'elles sont, etc... Donc je pense que la plupart des disciplines travaillent avec des concepts à moitié définis. Et le reste, c'est une connaissance traditionnelle qui se fait dans le groupe, vous voyez, des choses qui se transmettent. Parce qu'après tout, dans la science, dans la pratique de la science, 80% des choses sont non verbalisables. Comme toute ma vie, j'ai eu des étudiants plutôt vieux et plutôt pour les doctorats, je vous dis que ça c'est un métier où 80% des choses que vous faites sont non verbalisables. Comment apprendre à quelqu'un tout ça, je ne pourrais pas vous répondre. Et puis, définir c'est figer.

Prenons un exemple concret. Il y a plusieurs variantes de l'étude de la représentation sociale et les gens me disent « mais tu devrais dire plutôt que ceci, plutôt que cela, qui a raison, qui a tort ». Moi je considère ça comme une chose irréaliste. Je ne connais pas de mouvements intellectuels humains, même le behaviorisme qui avait quand même toute l'institution américaine derrière lui, qui a été un mouvement unifié. Alors ça, je trouve que c'est une perte d'énergie. Toute définition appauvrit ce que vous avez comme intuition. Mais vous trouvez des définitions dans les dictionnaires, dans les manuels. Parce que est-ce que je connais finalement le dernier mot de la chose ?

Références bibliographiques

AEBISCHER V. (1985). *Femmes et le langage*. Paris : PUF.

BAUDELAIRE C. (1857)(2002). *Les fleurs du mal*. Paris : Stock.

BLOCH M. (1924). *Les Rois Thaumaturges*. Paris : Gallimard.

Conversation(s)

- FAUCHEUX C. (2001). Vers une technologie de soi. In F. Buschini & N. Kalampalikis (Eds), *Penser la vie, le social, la nature. Mélanges en l'honneur de Serge Moscovici* (pp. 113-120). Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme.
- LAGACHE D. (1969)(2004). *L'unité de la psychologie : psychologie expérimentale et psychologie clinique*. Paris : PUF.
- LE BON G. (1895)(2003). *La psychologie des foules*. Paris : PUF.
- MOSCOVICI S. (1961a). *Reconversion industrielle et changements sociaux : un exemple : la chapellerie dans l'Aude*. Paris : Armand Colin.
- MOSCOVICI S. (1961b)(1976/2004). *La psychanalyse son image et son public*. Paris : PUF.
- MOSCOVICI S. (1968). *Essai sur l'histoire humaine de la nature*. Paris : Flammarion.
- MOSCOVICI S. (1972a)(1994). *La société contre nature*. Paris : Seuil.
- MOSCOVICI S. (Ed.) (1972b). *The Psychosociology of language*. Chicago : Markham Pub.co.
- MOSCOVICI S. (1979). *Psychologie des minorités actives*. Paris : PUF.
- MOSCOVICI S. (1985a). *L'âge des foules : une traité historique de psychologie de masses*. Bruxelles : Complexe.
- MOSCOVICI S., MUGNY G., & VAN AVERMAET E. (Eds) (1985b). *Perspectives on minority influence*. Cambridge : Cambridge University Press.
- MOSCOVICI S. (Ed.) (1992). *Psychologie sociale*. Paris : PUF.
- MOSCOVICI S. (1996). La « phobie » du nomade. In G. de Finis & L. Zanfrini (Eds). *Cultura locale e migrazioni in Europa*. (pp. 85-88) Quaderni : ISMU.
- MOSCOVICI S. (2002). *De la nature. Pour penser l'écologie*. Paris : Métailié.
- SUE E. (1844)(2009). *Les mystères de Paris*. Paris : Gallimard.
- TARDE G. (1901)(2006). *L'opinion des foules*. Paris : Félix Alcan - PUF.

A Psychology of Liberation in an Era of Fear and Terror

Professor Philip G. Zimbardo, Ph.D., Professor Emeritus*
Stanford University

Présentation de l'auteur

Dans ce court article, Philip G. Zimbardo (actuellement Professeur Émérite à l'Université de Stanford, et Professeur à la Pacific Graduate School of Psychology – Palo Alto, Californie) revient sur ses différents travaux de recherche menés au cours de sa carrière de psychologue social. Auteur de la fameuse expérience de la prison de Stanford (1971), ses travaux actuels portent toujours sur le pouvoir et ses effets sur les individus, et il a été récemment mandaté comme expert lors du procès des militaires américains impliqués dans les tortures perpétrées à la prison d'Abu Grahib. Il travaille par ailleurs sur les perspectives temporelles, les origines de la folie, ou encore le terrorisme. Il se passionne depuis 50 ans pour l'enseignement et la diffusion de la psychologie, aux États-Unis et dans le monde entier. Ses contributions les plus récentes cherchent à offrir des voies pour favoriser l'émancipation et lutter contre les prisons (concrètes et mentales) qui restreignent l'autonomie et la dignité humaine. Il est connu aux États-Unis pour ses prises de position, parfois virulentes, contre la guerre en Irak, la torture, ou l'instrumentalisation de la peur du terrorisme. Refusant les causalités individuelles, il revendique une approche "situationniste" des phénomènes psychologiques et sociaux.

The basic theme of my presentation is discovering new ways to liberate people from the self-imposed prisons of mind that limit their freedoms and reduce their human potential for greatness. A secondary theme is finding ways to inspire the "Heroic Imagination" in our young people, thereby enabling them to accept a new self-definition as "ordinary heroes-in-waiting" for the right situation in which to take an extraordinary heroic action in the service of others or a higher moral principle. My talk is also about my fascination with the human mind's infinite capacity to make us be kind or cruel, to be caring or selfish, to act creatively or destructively, to make some of us into villains while others emerge as heroes. In *Paradise Lost*, John Milton set the platform for such a view of the nobility and facility of the human mind by reminding us that, "The mind is its own place, and in itself can make a Heaven of Hell, or Hell of Heaven."

I have spent much of the past 50 years of my life as a social psychologist-researcher and teacher, developing programs of research that demonstrate the vulnerability of most people when caught up in the vortex of powerful social situations. I try to create controlled conditions in laboratory settings that allow me to test causal hypotheses about the nature of human nature. Because I am passionate about understanding the dynamics of human nature in its many facets, my research domains have been quite varied. I have studied: mind control, time perspective, shyness, madness, prisons, torture, and other evils.

In general, I have shown that social conditions can exert powerful influences over the way we feel, think and act, even though we are not aware of their subtle and pervasive impact on us. My research has

shown how most rational people can behave irrationally, sane people can act crazy, and good people can do bad things—sometimes, under specified social conditions.

My research on the psychology of evil has centered on the processes of deindividuation -feeling anonymous- and dehumanization -treating others as “Enemies” with less than human attributes. My most well known research is the Stanford Prison Experiment that demonstrated how easy it is for ordinary people to behave in evil ways toward others when deindividuation and dehumanization were combined in a realistic prison setting. Normal, healthy college students were randomly assigned to play the roles of prisoner or guard in a mock prison scheduled to last 2 weeks. However, I was forced to end the study a week earlier because it had gotten out of control. Nearly half the volunteer prisoners began having "emotional breakdowns" after being brutalized repeatedly by other students acting as guards. These young men given unlimited power in their new guard role abused both that power and their prisoners by behaving sadistically, taking delight in creating ways to humiliate and degrade "their prisoners."

Having total power over others without moral constraints or supervision by higher authorities can transform good people into perpetrators of evil, as we have seen in the abuses by American soldiers in Iraq's Abu Ghraib prison-- which reveals remarkable parallels with my Stanford Prison.

I have also been responsible for one line of research that did just the opposite of the Stanford Prison Experiment -it helped to *liberate* people from psychological prisons. One Self-Imposed Silent Prison is Shyness. Mine was the first systematic investigation of shyness in adults. Prior to 1972 when my students and I began a systematic investigation of the causes, correlates, and consequences of shyness, researchers had studied only shyness in children. Once we understood the dynamics of shyness, we created a Shyness Clinic in our community

that has been treating shy adolescents and adults for the past 30 years. It is the first of its kind anywhere and has become a model emulated in other cities and countries. We teach shy people ways to minimize the inhibiting impact that social anxiety creates in their lives, and we go further in empowering them to embrace and love others by strengthening their resolve to become vital links in the Human Connection.

I have been privileged to be able to explore the darker sides of human nature in order to find ways of shedding new light on them and to develop remedial interventions to alter those undesirable states. It has become part of my agenda to act as an agent for social change in promoting the psychology of liberation. In recent years, I have been devoting more of my intellectual energy and academic credibility to discovering new ways in which I can help to liberate people from various prisons of the mind and of the spirit that diminish human dignity, reduce personal autonomy, and curtail freedoms of expression and association. What are some psychological prisons in our minds and in our midst?

Shyness is a cruel prison. We each contribute to the growing epidemic of shyness in the United States and many other countries (as a consequence of the socially isolating impact of many new technologies) by failing to do one simple thing -- helping to make others feel "special." We can do that by criticizing less while complimenting and praising others more often. We need to substitute greater cooperation for competition, and being more openly accepting of others. We can also help our children train daily for "social fitness" just as they might do in athletic training to be more physically fit.

One must wonder if the murders of students and teacher's at Virginia Tech University a short while ago, could have been prevented had anyone stepped forth to give counsel, guidance and friendship to that lonely, alienated, and shy young man, who without

that social comfort was transformed instead into a mass murderer. And there are many more such sad, angry young men with weapons ready to explode unless we acknowledge that their problem is our problem, that they too are children of the modern world.

Beyond shyness, Shame is a humbling prison. As a child growing up in poverty in the ghetto known as the South Bronx in New York City, I was often shamed by social workers, clinic doctors, and others who made evident that me and my kind of poor people were a burden on their society. I still remember the sadness and anger I felt when being told that "beggars can't be choosers," so I was forced to accept the ugly clothes they were handing out without any complaints. Shame is one consequence of prejudice and discrimination. To combat that evil, we must find new ways to encourage tolerance for diversity, and to celebrate differences among us as contributing to the beautiful composite that is the mosaic of human nature.

Time Traps create unrecognized prisons. Those people who focus excessively on memories of negative past experiences are more likely to get depressed, and become more angry and violence-prone. When a nation or groups within a culture collectively share such a past-negative time perspective, the threat of centuries' old revenge and blood feud is ever present, as we have seen in genocidal wars in many nations in our own times. It is time now to create a New Time that involves the youth of all nations in developing captivating future-oriented strategies to combat those old-fashioned myths and outmoded revenge scenarios.

However, there is another aspect of time perspective that creates a unique prison for many young people everywhere, that is being totally present-oriented -- with a focus on either hedonism or present fatalism. To be trapped in the present-hedonistic prison

creates an illusion of freedom to do whatever gives one pleasure without concern for future costs and consequences. Those who live by the rule of Present-Hedonism are at risk for all addictive behaviors, which start with pleasure and end in disaster. Others who are present-fatalists take no actions that will give them pleasure or improve their usually low social-economic status because they have internalized the belief that *fate* controls their destiny. This fatalistic view confines many families to prisons of poverty and suppresses motivation to make changes in their lives of quiet desperation. The ideal time perspective that I advocate is learning to develop a balanced blend of a moderate level of Future orientation with a Positive Past orientation adding a dash of present-hedonism on the side. A positive past orientation gives us *roots* that connect us to our culture, tradition, and family. A future orientation gives us *wings* to soar to new destinations that enable us to discover new opportunities. A present-hedonist orientation gives us *energy* to convert problems into challenges, to take risks and seek new modes of being. Realizing that ideal should be the quest of individuals and of nations that enable such a healthy temporal combination to flourish.

Never Trade Freedom for Security-- Even in the War on Terrorism

In many of these psychological prisons, we exchange our personal freedoms for promises of security, and for simple solutions to complex issues. That trade-off is filled with dangerous illusions. Right now in many nations, especially in the United States of America, national leaders are proposing that same trade-off in response to the threat of global terrorism. They promise to make the homeland safe and guarantee security in return for citizens sacrificing some of their hard-won basic freedoms. The more freedom we surrender to buy the illusion of security, the more we are doing the terrorists' work for them since their threat alone is

sufficient to induce democracies to ask citizens to trade some freedoms for a promise of security. In his classic work, Erich Fromm warned us decades ago that dictators are always eager to stage such trades - and they should be avoided or challenged by freedom-loving people everywhere.

Terrorist threats come from extreme fundamentalism within and outside our nations. They must be opposed not by nation wars, but through wise diplomatic conflict resolution, and also by reaching into the hearts and minds of potential terrorists to change their lives in constructive ways. We must give them hope for a better future through education and adequate resources to live fuller, more meaningful lives without violence. It should be the task of democratic governments to enrich the lives of their own citizens by enhancing their freedoms while promoting justice, equity, and personal dignity for all people.

Liberty and Truth

Political and social revolutions begin in the *minds* of men and women who can liberate their critical thinking skills from the confines of tradition and free their spirits from the forces of external domination. I invite you to reflect with me on this theme of the Psychology of Liberation. I encourage us all to consider the ways in which we limit our own personal freedoms, in particular, the freedom of our minds to soar to new realms. We need to reflect further on how we act like prison guards by imprisoning others through prejudices, unreasonable expectations, and contingent rather than unconditional giving of our love. And further, how we limit ourselves if we persist in seeing the world in simplistic black and white dichotomies that encourage us to believe that what our side is doing is legitimate and right, and our opinions are the only correct and acceptable views, while "The Other" is Wrong, Stupid, and Evil.

Together we must work to open all the

prisons of the mind to liberate the creative energies that are stifled by such cerebral bars. Governments that make citizens feel vulnerable through excessive warnings of danger end up hijacking collective reason and communal resilience with emotional overload. We must also refashion our laws and correctional facilities to design community alternatives to physical incarceration, and more humanized treatment of all prisoners so that they will be effectively functioning citizens when they return to our society. Nelson Mandela has given us one effective model for doing so, in his long prison term in South Africa. "Truth and Love Must Prevail Over Lies and Hatred," that was the motto of Vaclav Havel's freedom fighters in Czechoslovakia's "Velvet Revolution" against the brutal domination of Soviet Communism. It is even more valid today as lies and hatred breed genocide, civil wars, and suicidal terrorism around the globe. Truth and love must bind to form understanding and compassion as the first principles in opposing the spread of new forms of tyranny.

Call to Arms for the Psychology of Liberation

My Psychology of Liberation is a call to arms, but to *compassionate arms*, in opposing all those forces both within us and around us that diminish the potential for human perfection. It is an invitation to join in a global community that supports those forces that will strengthen the bonds of the Human Condition-- starting with justice, peace, and love. In the end, I believe that each of us has the ability "to make a difference" in improving the Human Condition -- through acts of kindness, generosity of spirit, and a vision that always seeks to make others feel special, worthwhile, understood, and embraced as our kin, especially when they are not of our kind.

Inspiring the Heroic Imagination

My new mission in life is finding ways to inspire the “Heroic Imagination” in us all, but especially in our youth. Most heroes are ordinary people, every day heroes, who only become special by acting when others are passive, or are perpetrating evil. Their action moves them away from an ego-centric focus to a socio-centric focus, on helping others or serving a higher moral cause. We don’t understand what makes such ordinary people take heroic actions, but I know that by thinking of yourself as a “hero-in-waiting” for a new situation to arise where you will act heroically, increases the likelihood that when the time comes you will be heroic. The best antidote to Evil is a nation filled with young people ready to join with others on this path toward heroism.

In the end, despite difficult times, and threats to our way of life, we can make a heaven on earth even of hellish existence by committing ourselves to reaffirming what is best in human nature. Doing so joins us with the wonderfully vibrant hero of Greek novelist, Nikos Kazantzakis, *Zorba, The Greek*, in the great dance of life -- as we all devote our creative energies to making love, not making war.

However, I want something more profound from each of you. I want you to use the unique training you have received at Webster University to become Citizens of the World starting out on a personal quest “to make a difference that matters” where ever you go at home and abroad. Though young, I want you to act wisely, though cynical of elders who have proven to be false or corrupted prophets, I encourage you to be optimistic about your ability to change systems to work for people not against them. And finally, though you may be usually timid and reserved, from now onward I hope that you will be ready and willing to put on the Hero’s mantel to act when most others around you are passive-- acting both to help others in

need and to oppose injustice and inequality where ever you find it. It is a tall order, I know, but one that I am certain that each of you can and will fulfill someday soon.

References

Books

ZIMBARDO, P.G. (2007). *The Lucifer Effect: Understanding how good people turn evil*. New York: Random House.

ZIMBARDO, P.G., & Boyd, J. N. (2008). *The Time Paradox*. New York: Free Press, Simon & Schuster.

ZIMBARDO, P.G., JOHNSON, R.L., & HAMILTON, V. (2009). *Psychology: Core concepts* (6th ed.). Boston, MA: Allyn & Bacon.

ZIMBARDO, P.G., & LEIPPE, M. (1991). *The psychology of attitude change and social influence* (3rd ed.). New York: McGraw-Hill. [Hardcover edition published by Temple University Press (1991).]

Journal articles and Chapters

HOLMAN, E.A., & ZIMBARDO, P.G. (2009). The Social Language of Time: The Time Perspective - Social Network Connection. *Basic and Applied Social Psychology*, 31, 136-147.

OSOFSKY, M.J., BANDURA, A., & ZIMBARDO, P.G. (2005). The Role of Moral Disengagement in the Execution Process. *Law and Human Behavior*, 29, 371-393.

ZIMBARDO, P.G. (2006). On rethinking the psychology of tyranny: The BBC prison study. *British Journal of Social Psychology*, 45, 47-53.

ZIMBARDO, P.G. (2006). The psychology of power: To the Person? To the Situation? To the System? In *Moral Leadership: The theory and practice of power, judgment, and policy*. D.L. Rhode (Ed.). (pp. 129-157). San Francisco, CA: Jossey-Bass.

ZIMBARDO, P.G., & BOYD, J.N. (1999). Putting time in perspective: A valid, reliable individual-differences metric. *Journal of Personality and Social Psychology*, 77, 1271-1288.

web site: <http://www.zimbardo.com/>

A Future of Possibilities

Christina Maslach, Ph.D.
University of California, Berkeley

Présentation de l'auteur

Christina Maslach est Professeure de psychologie à l'Université de Berkeley, Californie, USA. Elle mène des recherches dans de nombreux domaines de la psychologie sociale et de la psychologie de la santé, mais elle est particulièrement connue pour ses travaux pionniers sur le stress et le burnout au travail, et comme l'auteure du « Maslach Burnout Inventory » (MBI), un des outils les plus utilisés pour évaluer la souffrance au travail. Elle travaille également sur les rôles de genre, et intervient sur ce thème comme chargée de mission pour le statut des femmes à l'Université de Berkeley. Elle se focalise actuellement sur le développement d'un modèle intégratif du stress et du burnout, permettant de rendre compte des interactions entre variables personnelles et situationnelles sur les lieux de travail, et de proposer de nouvelles formes d'intervention.

Promoting Engagement and Reducing Burnout

Burnout is a hot topic in today's workplace, given its high costs for both employees and organizations. What causes this problem, and what can be done about it? Conventional wisdom says that burnout is primarily a problem of individuals. But our research argues otherwise. Burnout is not a problem of people but of the social environment in which they work. The structure and functioning of the workplace shape how people interact with one another and how they carry out their jobs. And when that workplace does not recognize the human side of work, and there are major mismatches between the nature of the job and the nature of people, then there will be a greater risk of burnout.

Burnout is one end of a continuum in the relationship people establish with their jobs. It is a multidimensional syndrome of:

- *exhaustion* (individual stress)
- *cynicism* (negative reaction to others and the job)
- *ineffectiveness* (negative self-evaluation).

At the other end of the continuum stands the positive state of *engagement* with work, with its three dimensions of *energy*, *involvement*, *efficacy*.

Strategies to promote engagement are just as critical for burnout prevention as strategies to reduce the risk of burnout.

This model of the burnout-engagement continuum focuses on the match, or fit, between the worker and the workplace. The greater the match, the greater the likelihood is that the person will experience engagement; conversely, the greater the mismatch, the greater the likelihood of burnout. There are six areas in which this

match or mismatch can take place: *workload, control, reward, community, fairness, and values.*

These six areas of organizational life are the immediate environment people encounter at work, and within each of these areas are the starting points for the journey from burnout to engagement. Within each of these six areas, at both the organizational and personal level, are the critical factors that are either causing the problems of burnout and mismatch, or creating the solutions of engagement and a good job-person fit. These factors either contribute to greater exhaustion or sustain the energy people bring to their work. They either cause cynicism and alienation or promote increased involvement and commitment to the job. They either produce a lack of accomplishment and inadequacy or lead to greater effectiveness and achievement.

On the burnout end of the continuum, the six areas take the form of:

- *Work Overload*
- *Lack of Control*
- *Insufficient Reward*
- *Breakdown of Community*
- *Absence of Fairness*
- *Value Conflict*

If we reframe these six areas in terms of good fit and engagement, rather than mismatch and burnout, they become the following guideposts for future change:

- *Sustainable Workload*
- *The Experience of Choice and Control*
- *Recognition and Reward*
- *A Sense of Community*
- *Fairness, Respect, and Justice*
- *Meaningful Work*

For each of the six paths towards these goals, the challenges are two: (1) creating harmony between people and their jobs in a way that (2) changes the job environment, as well as people. Targeting the job is critical, given all the evidence that burnout and engagement are primarily a function of the job situation. It is not enough to ask people to bear the entire burden of adjusting to fit the job -- particularly when that adjustment hits its upper limits and still fails to bridge the gap. Effective solutions need to recognize, and accommodate, both sides of the job-person mismatch.

We have developed procedures for measuring the pattern of these six areas – a “check-up” process for organizations, and a self-assessment for individuals. The resulting profile of mismatches and good fits can point people toward the most appropriate areas to target for change and improvement.

A complete presentation of this work is contained in:

- LEITER, M.P. & MASLACH, C. (2005). *Banishing Burnout: Six Strategies for Improving Your Relationship with Work*. San Francisco: Jossey Bass.
- LEITER, M.P., & MASLACH, C. (2000). *Preventing Burnout and Building Engagement: A Complete Program for Organizational Renewal*. San Francisco, CA: Jossey-Bass.
- MASLACH, C., & LEITER, M.P. (1997). *The Truth About Burnout*. San Francisco: Jossey-Bass.

LE GRePS

Le **Groupe de Recherche en Psychologie Sociale** est une toute récente Équipe d'Accueil (EA) représentant, pour la première fois dans l'histoire de l'Université Lyon 2, un pôle autonome fort en psychologie sociale et du travail. Son projet scientifique commun se décline à l'intérieur de deux axes thématiques, et vise à étudier : a) la pensée sociale (représentations, cognitions, mémoires sociales) dans ses contextes temporels et spatiaux d'émergence et d'actualisation ; b) les conséquences des changements technologiques, organisationnels et institutionnels sur les salariés, leur activité, leur santé, leur parcours professionnel ainsi que sur leur environnement social.

Le GRePS compte actuellement **18 enseignants-chercheurs** et des **doctorants** dont un grand nombre est issu de nos formations recherche (M2R). Nous avons le plaisir de compter officiellement depuis le mois de septembre 2009, deux nouveaux collègues (Maîtres de conférences) dans les rangs du GRePS, Elise Vinet et Bruno Cuvillier.

Deux équipes thématiques structurent les orientations de recherche du laboratoire :

- ▶ **Pensée sociale en contextes (PSeCO)**
- ▶ **Psychologie du travail (PT)**

- ▶ **Direction** : Nikos Kalampalikis
- ▶ **Direction adjointe** : Marc-Eric Bobillier Chaumon

- **Gestion administrative et financière**

- ▶ Nicolas Favelier (depuis 10/2009)

Carnets du GREPS, 2009, 2, 32

RESEAUX

☐ **Collaboration-Enquête européenne "Youth, Energy and the Future"**

Dans le cadre des activités du Réseau International de recherche sur la Perspective Temporelle, le GRePS engage une collaboration avec le département de sociologie de l'Université de Padoue (dir. Pr. Silvio Scanagatta) pour l'enquête européenne "Youth, Energy and the Future". Cette enquête auprès des jeunes européen-ne-s s'intègre au programme de recherche "*Pathways for Carbon Transition*", soutenu par la commission européenne au titre du 7ème programme cadre de l'Union. Son objectif est d'explorer les représentations du futur des jeunes européen-ne-s concernant en particulier les enjeux énergétiques, sociaux et environnementaux. Plus d'informations : <http://www.cityrights.eu/>



Le Conseil scientifique de l'Université Lyon 2 a voté à l'unanimité le 15 décembre 2008 son adhésion via l'EA GRePS au Doctorat européen sur les représentations sociales et la communication. Ce Doctorat européen existe depuis douze ans maintenant (1996). Il a son siège à l'Université de la Sapienza à Rome et regroupe un réseau de quatorze universités européennes. La participation de l'Université Lyon 2 via le GRePS au coeur du réseau donnera un formidable élan aux étudiants de Master recherche désireux de se former et de suivre l'enseignement et la recherche comme voie



Le réseau thématique EXNOTA (Exit and Non Take-up of public services) a été constitué dans le cadre du 5ème programme-cadre de l'Union Européenne, afin de coordonner les recherches menées sur le non-recours en Europe. Le GRePS est en lien avec ce réseau au travers de son partenariat avec l'ODENORE (Structure coordinatrice du réseau), et son implication dans le cluster régional de recherche 12 consacré au non-recours.

- ▶ Pour plus d'informations sur le réseau thématique EXNOTA : <http://www.exnota.org/>

☐ **Le GREPSYT : Groupe de Recherche d'Ergonomie et de PSYchologie du Travail en Rhône-Alpes**

Le GREPSYT regroupe des chercheurs issus de différents laboratoires de la région Rhône Alpes (GRePS de Lyon 2, Laboratoire de Psychologie de Grenoble 2, ICAR de l'ENS-Lyon2). Sa vocation est de constituer un réseau de chercheurs dans le but de favoriser les collaborations et rapprochements scientifiques et de faciliter les synergies (appels d'offres, séminaires communs, offres pédagogiques, projets de recherche...). Pour rejoindre le site du GREPSYT : <http://asso.univ-lyon2.fr/grepsyt>

CONTRATS DE RECHERCHE

Carnets du GREPS, 2009, 2, 33

► Villeurbanne, à la croisée des mémoires

Responsable scientifique : Valérie Haas

Financements : DRAC Région Rhône-Alpes et Université Lyon 2

► Partenaires scientifiques : ELICO - EA 4147 (Univ. Lyon 2)

► Partenaires institutionnels : Rize, Centre « Mémoires & Société », Ville de Villeurbanne

Durée : 2010-2012

► Décision médicale collective : le cas des réunions de concertation pluridisciplinaire en cancérologie

Responsable scientifique : Christine Durif-Burckert

Financement : Appel d'offre interne Lyon 2 - 2009

Partenaires : Groupe d'Analyse et de Théorie Economique (UMR 5824 – GATE), SIS (EA 4129)

► Participants : F. Martinez

Durée : 2010-2012

► Recherche-action et politiques publiques : une évaluation qualitative et prospective d'un dispositif local dédié à la santé mentale

Responsable scientifique : N. Fieulaine

Participants rattachés : C. Durif-Bruckert, N. Kalampalikis, E. Vinet

Partenaires : Ville de Grenoble, Centre Hospitalier Saint-Egrève, CCOMS

Financements : Région Rhône-Alpes - Appel à projets "Université citoyenne et solidaire"

► Approfondir et contextualiser la modélisation psychosociale des comportements de santé : contributions pluri-méthodologiques

Responsable scientifique : F. Martinez

Participants rattachés : N. Fieulaine, M.C. Pipérini, A. Siméone

Partenaires : T. Apostolidis (LPS, Univ. de Provence), V. Le Floch (CLLE-LTC, Univ. de Toulouse-Le Mirail)

Financement : Institut National de prévention et d'éducation pour la santé

Durée : 3 ans (2007-2010)

► Engagement et implication des salariés dans une organisation internationale

Responsable scientifique : P. Sarnin

Financement : European Organization for Nuclear Research (CERN)

Durée : 2 ans (2008-2009)

► Attentes et représentations de l'entrée dans la vie étudiante

Dans le cadre du Plan réussite Licence du Ministère de la Recherche, l'Institut de Psychologie a confié au GRePS la réalisation d'une recherche, sous la direction scientifique de Valérie Haas, sur les attentes et représentations de l'entrée dans la vie étudiante.

Rapport de recherche : http://recherche.univ.lyon2.fr/greps/IMG/pdf/Rapport_recherche_L1_26_juin_2009s.pdf

► Les déterminants psychosociaux du non recours à la justice : pratiques, expériences, représentations

Responsables scientifiques : Fieulaine N., Kalampalikis N.

Participants : Fieulaine N., Haas V., Kalampalikis, N.

Financement : Mission de Recherche « Droit & Justice » (GIP)

Durée : 18 mois (2008-2009)

CONTRATS DE RECHERCHE

► Cluster 12 : Dynamiques sociales et territoriales, exclusions et intégration

Programme 1 : Exclusions, Territoires, Action Publique (ETAP), Observation sociale et pilotage des politiques publiques (Responsable : Philippe Warin, dir. de recherche, CNRS-UMR 5194) Opération 1 : Exclusions et dynamiques du non recours aux droits sociaux (Resp. P. Warin, PACTE-CNRS, ODENORE)

Participants rattachés au GRePS : C. Durif-Bruckert, N. Fieulaine

Durée : 3 ans (2006-2009)

► Cluster 14 : Enjeux et représentations de la science, de la technologie et de leurs usages

Projet 2 « Sciences, techniques et communications », Volet 1) Programme 1 : Pratiques de communication et recherche scientifique, (Responsable : Joëlle Le Marec, Pr, ENS-LSH Lyon)

- Participants rattachés au GRePS : N. Kalampalikis (PSeCO)

- Durée : 4 ans (2006-2009)

Projet 4, « Formation scientifique et didactique des sciences » - Volet 4, « La désaffection des jeunes pour les études scientifiques » (Responsable du cluster : Joëlle Le Marec, ENS-LSH Lyon)

Programme du « groupe » : Le genre (gender) des disciplines et des concours.

Participant rattaché au GRePS : H. Rakoto-Raharimanana (PSeCO)

Durée : 4 ans (2006-2009)

► Enjeux éthiques et identitaires engagés dans l'acte de procréation par IAD

Responsable scientifique : Kalampalikis N.

Partenariat scientifique : Fédération nationale des Cecos

Financements : Agence de la Biomédecine & Région Rhône-Alpes

Durée : 2 ans (2006-2008)

[Restitution des résultats de la recherche : 27 janvier 2009](#)

PUBLICATIONS récentes du GRePS

Articles :

► **Bobillier Chaumon** M.E., Ciobanu R. (2009). Les nouvelles technologies au service des personnes âgées : Entre promesses et interrogations. Une revue de questions, *Psychologie Française* (sous presse).

► **Kalampalikis** N. (2009). Representações sociais e mitos contemporâneos, *Revista de Educação Pública*, 18(36), 109-131.

► **Kalampalikis**, N., **Haas**, V., **Fieulaine**, N., Doumergue, M., **Deschamps**, G., Chiron, H. (2010). Enjeux psychosociaux du don de sperme : le point de vue des couples. *Andrologie*, 1, mars (sous presse).

Moliner, P., Lorenzi-Cioldi, F., & **Vinet**, E. (2009). Utilité sociale des représentations intergroupes de sexe. Domination masculine, contexte professionnel et discrimination positive. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 83, septembre.

► **Durif-Bruckert**, C. (2009). Le contrôle du corps nourri : rhétoriques de l'emprise et mouvements de dépossession du sujet, *Connexions*, 92-2, 179-192.

Ouvrages :

► Bobillier-Chaumon, M.E. & Sarnin, P. (Eds). (2009). *Psychologie du Travail et des Organisations*. Bruxelles, De Boeck.

Pour en savoir plus sur la Production scientifique du GRePS (2007-2010) :

<http://recherche.univ-lyon2.fr/greps/spip.php?rubrique4>

SEMINAIRES DE RECHERCHE 2009-2010

Les séminaires de recherche du GREPS visent à dynamiser le débat scientifique grâce à la présentation de travaux récents ou en cours, à l'intérieur du groupe de recherche et en présence des doctorants. Lorsque la thématique de l'intervention l'exige, la séance se déroule sous forme de conférences publiques. En janvier 2009 nous avons reçu Christian Staerke de l'université de Lausanne (*Représentations et légitimation de l'ordre social*) ou encore en février 2009 Giavonna Leone de l'Université de Rome (*L'élaboration collective du souvenir de la guerre*).

Cette année 2010, hormis le travail en petits groupes avec les chercheurs du GREPS et les doctorants, deux conférences publiques seront organisées. Nous avons l'immense plaisir de recevoir en avril 2010 deux chercheurs confirmés dans le domaine de la psychologie sociale et du travail.

- ▶ Christina **Maslach** (Berkeley) - 01/04/2010, 18h30, campus des Quais: *From Job Stress and Burnout to Engagement*
 - ▶ Philip G. **Zimbardo** (Stanford) 02/04/2010 – 10h, campus de Bron : *My Journey from Evil to Heroism, Over Time*
- De plus amples informations sur ces deux conférences sont disponibles sur le site du GREPS.

ACTIVITES DE RECHERCHE

3^E JOURNEE DE REFLEXION DU GREPS : « IDENTITES, ALTERITES »

Pour la 3^e année consécutive, une journée de réflexion sera organisée au sein du GREPS par les étudiants du parcours M2 Recherche "*Représentations et transmissions sociales*". Ces journées, ouvertes à tous, sont l'occasion de présenter aux enseignants-chercheurs et étudiants de l'Université Lyon 2, les travaux scientifiques du GREPS et de montrer notamment qu'ils viennent s'enraciner dans des préoccupations actuelles, complexes et sensibles où l'histoire et le social prennent toute leur place.

Succédant à la journée de réflexion « *Subjectivité et Narrativité* » organisée en avril 2009, la 3^e journée de réflexion du GREPS aura lieu le 17 mars 2010. Les intervenants échangeront autour du thème « *Identités, Altérités* » (les communications des premières journées de réflexion du GREPS en mars 2008 sont disponibles via le numéro 1 des Carnets du GREPS).

VISIOCONFERENCES 2010

Le GREPS grâce aux collaborations de recherche sur la thématique des représentations sociales a établi un partenariat pédagogique avec les Universités de Toulouse Le Mirail (CREFI-T), Paris 8 (LPS) et l'Université de Québec à Montréal (GEIRSO). Ce partenariat prend la forme d'un cycle de visioconférences organisé conjointement entre ces quatre universités. Les visioconférences permettent la présentation de travaux récents en psychologie sociale par des chercheurs européens invités, à raison de onze séances dans l'année. Elles sont ouvertes aux chercheurs intéressés et proposées aux étudiants du parcours M2Recherche "*Représentations et transmissions sociales*". Les visioconférences se déroulent sur quatre sites en parallèle (Université de Québec à Montréal (UQAM- GEIRSO), Université de Lyon (GREPS), Université Paris 8 (LPS), Université de Toulouse le Mirail (CREFI-T).

Les séances prévues le lundi, débuteront à 10h (heure de Montréal) et à 16h (heure de France). Les séances prévues le jeudi, débuteront à 9h (heure de Montréal) et à 15h (heure de France). A Lyon 2, elles se tiennent au bâtiment M, pôle audiovisuel, dans le studio en sous-sol.

- ▶ Début des visioconférences le jeudi 14 janvier 2010.

Dates des visioconférences : <http://recherche.univ-lyon2.fr/greps/spip.php?article162>